Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

[Les] saisons [Document électronique] : poème / par Saint-Lambert

LE PRINTEMS

p3

Je chante les saisons, et la marche féconde
du globe lumineux qui les dispense au monde ;
du Dieu qui le conduit j' annonce la bonté ;
il prépare au printems les trésors de l' été ;
l' automne les enlève aux campagnes fertiles,
et l' hiver en tribut les reçoit dans nos villes.
ô toi, qui de l' espace as peuplé les déserts,
et de soleils sans nombre éclairas l' univers,

p4

qui diriges la course éternelle et rapide
des mondes emportés dans les plaines du vuide,
arbitre des destins, maître des élémens ;
toi dont la volonté créa l' ordre et le tems,
tu prodiguas tes dons sur ce globe d' argile,
et ta bonté pour nous décora notre asyle :
mais l' homme a négligé les présents de tes mains ;
je viens de leur richesse avertir les humains,
des plaisirs faits pour eux, leur tracer la
peinture,
leur apprendre à connoître, à sentir la nature.
ô Dieu de l' univers, Dieu que j' ose implorer,
accepte mon hommage, et daigne m' éclairer.
Et toi, qui m' as choisi pour embellir ma vie,
doux repos de mon coeur, aimable et tendre amie,
toi qui sçais de nos champs admirer les beautés ;
dérobe-toi, Doris, au luxe des cités,
aux arts dont tu jouis, au monde où tu sçais
plaire ;
le printems te rappelle au vallon solitaire ;

Livros Grátis

http://www.livrosgratis.com.br

Milhares de livros grátis para download.

heureux si près de toi, je chante à son retour
ses dons et ses plaisirs, la campagne et l' amour !
L' homme s' éveille encor à la voix des tempêtes,
mais le sombre ouragan qui mugit sur nos têtes,
traversa du midi les sables et les mers ;
les feux et les vapeurs qu' il répand dans les airs,
s' assemblent dans leur course, et forment ces
nuages
dont les flots tempérés inondent nos rivages ;

p5

sur les côteaux blanchis, et sur les champs glacés,
ils fondent, en tombant, les frimats entassés.
J' entends déja des monts les neiges écoulées
en torrents orageux rouler dans les vallées.
Les fleuves déchaînés, sortent de leurs canaux,
ils brisent les glaçons qui flottent sur les eaux.
Neptune a soulevé ses plaines turbulentes,
la mer tombe et bondit sur ses rives tremblantes ;
elle remonte et gronde, et ses coups redoublés
font retentir l' abyme et les monts ébranlés.
Sous un ciel ténébreux Borée et le zéphyre,
des airs qu' ils ont troublés se disputoient
l' empire,
et des champs dévastés, les tristes habitants
les yeux levés au ciel demandoient le printems.
Mais les sombres vapeurs qui retardent l' aurore
s' entr' ouvrent aux raïons du soleil qui les dore ;
l' astre victorieux perce le voile obscur
qui nous cachoit son disque et le céleste azur.
Il se peint sur les mers, il enflamme les nues ;
les groupes variés de ces eaux suspendues,
dispersés par les vents, entassés dans les cieux,
y forment au hazard un cahos radieux.
à peine ce beau jour succède à l' ombre humide,
le berger vigilant, l' agriculteur avide
de la nature oisive observent le réveil,
et loin de leurs foyers vont jouir du soleil.

p6

L' un voit en souriant ces prés, ce pâturage,
où bondiront encor les troupeaux du village ;
l' autre s' arrête, et pense auprès de ces guérets
où sa main déposa les trésors de Cérès.
Déja Progné revient, et cherche à reconnoître
le toît qu' elle habita, les murs qui l' ont vu
naître ;

le peuple aîlé des bois s' essayant dans les airs,
d' un vol timide encor rase les champs déserts ;
il s' anime, il s' égaye, et d' une aîle hardie
il s' élance, en chantant, vers l' astre de la vie.
Et toi, brillant soleil, de climats en climats
tu poursuis vers le nord la nuit et les frimats ;
tu répands devant toi l' émail de la verdure :
en précédant ta route il couvre la nature,
et des bords du Niger, des monts audacieux
où le Nil a caché sa source dans les cieux,
tu l' étends par degrés de contrée en contrée
jusqu' aux antres voisins de l' onde hyperborée.
En tapis d' éméraude, il borde les ruisseaux,
il monte des vallons aux sommets des côteaux.
Cet émail qui rassemble et la lumiere et l' ombre,
paroît à son retour plus profond et plus sombre,
il charme les regards, il repose les yeux
que fatigue au printems l' éclat nouveau des cieux.
Soleil, dans nos forêts ta chaleur plus active
redonne un libre cours à la sève captive ;

p7

ce rapide torrent, gêné dans ses canaux,
ouvre, pour s' échapper, l' écorce des rameaux ;
du bouton déployé fait sortir le feuillage,
l' élève, et le répand sur l' arbre qu' il ombrage.
Le chevreuil plus tranquille est caché dans les
bois.
Je ne vois plus l' oiseau dont j' écoute la voix.
ô forêts, ô vallons, champs heureux et fertiles,
quels charmes le printems va rendre à vos asyles !
ô de quel mouvement je me sens agité,
quand je reviens à vous du sein de la cité !
Je crois rentrer au port après un long orage,
et suis prêt quelquefois d' embrasser le rivage ;
vous chassez mes ennuis, vous charmez la langueur
dont la ville et l' hiver ont accablé mon coeur.
Je sens renaître en moi la joie et l' espérance,
et le doux sentiment d' une heureuse existence.
Ah ! Ce monde frivole où j' étois entraîné,
et son luxe et ses arts ne me l' ont point donné.
Tout me rit, tout me plaît dans ce séjour
champêtre ;
c' est-là qu' on est heureux sans trop penser à
l' être.
Je n' y jouis pas seul ; le retour du printemps
vient d' inspirer la joie aux citoyens des champs ;
les entends-tu, Doris, bénir leur destinée,
et saluer en choeur l' aurore de l' année ?
Vois-tu l' activité, l' espoir de son bonheur
éclater dans les yeux du jeune agriculteur ?

p8

Content de voir finir les jours de l' indolence,
il veut par le travail mériter l' abondance ;
il se plaît dans sa peine, il craint la pauvreté,
mais il craint plus encor la triste oisiveté.
Tandis que sous un dais la mollesse assoupie
traîne les longs moments d' une inutile vie,
il dompte, en se jouant, ce taureau menaçant
qui résiste avec crainte, et cède en mugissant ;
et le soc enfoncé dans un terrain docile,
sous ses robustes mains ouvre un sillon facile.
Le chant gai de l' oiseau qui monte au haut des
airs
pour donner aux oiseaux le signal des concerts,
dès que le jour naissant dans l' ombre s' insinue,
l' avertit que Cérès l' appelle à sa charue ;
il va semer ces grains si chers aux animaux,
compagnons éternels de ses nobles travaux ;
la herse, en les couvrant sous la glebe amollie,
assure le dépôt qu' à la terre il confie.
Ce soleil qui s' élève et prolonge le jour,
va réveiller les sens et ramener l' amour.
Il donne aux animaux plus d' ame et d' énergie,
il ajoute à l' instinct, il augmente la vie.
Déja le rossignol chante au peuple des bois ;
il fait précipiter et rallentir sa voix ;
ses accens variés sont suivis d' un silence
qu' interrompt avec grace une juste cadence ;

p9

immobile sous l' arbre où l' oiseau s' est placé,
souvent j' écoute encor quand le chant a cessé.
Le côteau se parfume, et la brebis charmée
goûte du serpolet la sève ranimée ;
les sucs spiritueux du nouvel aliment
lui rendent la gaieté, l' ame et le mouvement :
je la vois qui bondit sous la garde fidelle
du chien qui la rassure en grondant autour d' elle.
La naïve bergère assise au coin d' un bois,
et roulant le fuseau qui tourne sous ses doigts,
porte souvent les yeux sur sa brebis chérie
qu' un bélier obstiné poursuit dans la prairie.
Mais le printems, Doris, de moment en moment
apporte à la nature un nouvel ornement ;
tandis que tes regards erroient sur ces campagnes,
le pampre a reverdi sur le front des montagnes.
Tu vantois la fraîcheur, et l' éclat des gazons ;
et le bled qui s' élève a caché les sillons.
Hélas ! Ce beau printemps, ces sillons si fertiles
ont prodigué la sève aux végétaux stériles !

ô Cérès, ce froment dont ta main couronna
les bords de l' Aréthuse et les vallons d' Enna,
prêt d' être enséveli sous la plante étrangère,
demande au laboureur un secours nécessaire ;
il voudroit délivrer le froment opprimé,
et par d' autres emplois son tems est consumé :

p10

il consulte au matin sa compagne fidelle,
elle assemble aussi-tôt ses enfans auprès d' elle ;
l' aîné le fer en main va devancer ses pas,
le plus jeune sourit emporté dans ses bras,
ils partent pleins de joie, ils vont loin du
village
retrancher aux sillons leur inutile herbage.
L' enfant laborieux, mais novice en son art,
suit sa mere en aveugle, et l' imite au hasard ;
et le fer que conduit sa main mal assurée,
blesse la jeune plante à Cérès consacrée ;
il voit autour de lui ses freres empressés
rassembler en monceaux les cailloux dispersés.
Chacun dans ce moment croit sortir de l' enfance,
chacun de son travail relève l' importance ;
la mere d' un souris flatte leur vanité,
applaudit à leur zele, excite leur gaieté,
et d' un oeil satisfait les voit sur la verdure
s' agiter, se jouer, croître avec la nature.
ô vertueuse mere, et vous, jeunes enfants,
suspendez vos travaux et vos jeux innocents ;
voyez ces prés, ces champs, l' astre de la lumière
qui sur un monde heureux prolonge sa carrière !
Des tapis de verdure il fait sortir les fleurs,
il fait monter au ciel des nuages d' odeurs ;
déja sur le rempart qui défend la prairie
la rose est en bouton, l' aube-épine est fleurie.

p11

La simple marguerite étale ses beautés,
son cercle émaillé d' or, ses raïons argentés :
l' odorant primevere élève sur la plaine
ses grappes d' un or pâle, et sa tige incertaine.
Heureux ! Cent fois heureux, l' habitant des
hameaux
qui dort, s' éveille et chante à l' ombre des
berceaux,
et suspend les baisers qu' il donne à sa compagne
pour lui faire admirer l' éclat de la campagne !

Il ne franchira point le vaste champ des mers
pour chercher le bonheur dans un autre univers ;
partez, allez braver l' élément infidelle
vous, qu' aux portes du jour le commerce rappelle ;
l' océan solitaire attendoit vos vaisseaux,
des flots moins élevés retombent sur les flots,
le soleil du printems calme les vents et l' onde :
volez des champs d' Olinde aux rives de Golconde ;
cueillez dans l' Yemen ce fruit délicieux
dont les sels irritants, les sucs spiritueux
des chaînes du sommeil délivrent la pensée :
du brûlant équateur à la zône glacée,
chez le nègre indolent, au sauvage iroquois,
allez porter nos arts, notre esprit et nos loix.
Ah ! Ne leur portez plus la mort ou l' esclavage ;
policez le barbare, éclairez le sauvage,
et que l' heureux lien des besoins mutuels
d' un hémisphère à l' autre unisse les mortels.

p12

Moi tranquille et content, sous un dais de verdure
je jouis des beaux jours, et chante la nature.
Fleurs naissez sous mes yeux, dans ces vastes
guérets,
couronnez les vergers, égayez les forêts ;
réjouissez les sens, et parez la jeunesse,
en donnant la beauté, promettez la richesse ;
que l' émail des côteaux, des vallons, des jardins
annonce au laboureur, ou les fruits ou les grains.
Champs azurés des airs, dans vos plaines liquides
recevez les vents frais, et les vapeurs humides :
tempère, astre du jour, le feu de tes raïons,
ne brûle pas ces bords que tu rendis féconds ;
sans dissiper leurs eaux échauffe les nuages,
et que la douce ondée arrose nos rivages.
Ah ! Doris, c' est alors qu' il faut voir le
printems !
Hâtons-nous, quittons tout ; les vieillards, les
enfants,
pour voir tomber des cieux la vapeur printaniere
sont déja rassemblés au seuil de leur chaumiere.
Hélas ! Ils ont tremblé que l' excès des chaleurs
ne consumât les fruits desséchés sous les fleurs,
ne flétrit dans les prés l' herbe qui vient de
naître,
et ne retînt caché l' épi qui va paroître.
Mais enfin, ils ont vu le disque du soleil
sortir moins radieux de l' orient vermeil ;
il étoit ombragé d' une vapeur légère
qui sans troubler les airs a voilé l' hémisphère.

Le feuillage du saule est à peine agité,
les êtres animés conservent leur gaieté ;
ce nuage qui monte et s' étend sur nos têtes,
ne leur fait point prévoir la foudre et les
tempêtes.
Les troupeaux sans effroi s' écartent des hameaux.
Les oiseaux voltigeants de rameaux en rameaux,
d' une huile impénétrable humectant leur plumage,
à peine ont suspendu leur vol et leur ramage.
Le fermier inquiet, tantôt porte les yeux
sur les côteaux jaunis, et tantôt vers les cieux.
La nue enfin s' abaisse, et sur les champs paisibles
le fluide s' écoule en gouttes insensibles ;
on ne voit point les flots de sa chûte ébranlés,
ni leur sein sillonné de cercles redoublés ;
à peine l' entend-on dans le bois solitaire
tomber de feuille en feuille et couler sur la
terre.
Au sein des végétaux la fertile vapeur
dépose jusqu' au soir la vie et la fraîcheur.
Alors, l' astre du jour s' entr' ouvrant des passages
sème de pourpre et d' or le contour des nuages,
la campagne étincelle, un cercle radieux
tracé dans l' air humide unit la terre aux cieux.
Ces nuages légers où brilloit la lumière
suivent le globe ardent qui finit sa carrière.
La nuit, qui sur son char s' élève au firmament,
amène le repos, suspend le mouvement,

et le bruit foible et doux du zéphir et de l' onde
se fait entendre seul dans ce calme du monde.
Ce murmure assoupit les sens du laboureur ;
les spectacles du jour ont réjoui son coeur ;
il a vu sur ces champs descendre l' abondance.
Aimable illusion, songes de l' espérance,
rendez-lui les plaisirs qu' interrompt son sommeil,
il est sûr d' en jouir au moment du réveil.
Quel éclat ! Quels parfums ! Quels changements
rapides !
L' épi s' est élancé de ses tuyaux humides !
Le verger est en fleurs, et ses arbres féconds
opposent leur émail à l' émail des gazons,
leurs cimes à travers la blancheur la plus pure
laissent de leur feuillage échapper la verdure.
ô que l' homme est heureux ! Qu' il doit être content
des beautés qu' il découvre et des biens qu' il
attend !
Le fermier étonné parcourt le paysage,
des trésors qu' il prévoit il médite l' usage,

et possesseur des biens qu' il espère obtenir,
enchanté du présent, il hâte l' avenir.
L' espérance, ô Doris, descend sur ces campagnes,
entre dans ces vergers, vole sur ces montagnes,
l' espérance revient aux beaux jours du printems
intéresser notre ame au spectacle des champs ;
de raisins et d' épis sa tête est couronnée,
elle montre de loin les bienfaits de l' année,

p15

promet à tout mortel le prix de ses travaux,
le plaisir au jeune homme, au vieillard le repos.
ô soutien de la vie ! ô charme de notre être !
Je viens vous retrouver dans ce vallon
champêtre :
envain je vous cherchois dans ces tristes jardins
où de vases brillants on chargea cent gradins,
où languit enchaîné dans sa prison de verre
le stérile habitant d' une rive étrangère.
Qu' attendre, qu' espérer d' un théâtre de fleurs ?
La tulipe orgueilleuse étalant ses couleurs,
le narcisse courbé sur sa tige flottante
et qui semble chercher son image inconstante,
l' hyacinthe azuré qui ne vit qu' un moment,
des regrets d' Apollon fragile monument,
ne valent pas pour moi les fleurs d' un champ
fertile :
le beau ne plaît qu' un jour, si le beau n' est
utile.
Aux pieds de ces tilleuls, sous ces vastes
ormeaux,
dont jamais aucun fruit n' a chargé les rameaux,
j' ai regretté souvent ces vergers où Pomone
m' annonçoit au printems les bienfaits de
l' automne ;
j' ai regretté la treille, et les pampres touffus
dont la fleur me promet le nectar de Bacchus.
Le dirai-je, Doris, dans ces longues allées,
semblables l' une à l' autre, exactement sablées,
dans ces murs, ces lambris, dont j' étois entouré,
mon esprit inquiet se trouvoit resserré :

p16

ils bornent à la fois l' espérance et la vue ;
j' y regrette des champs la sauvage étendue ;
je m' y sens un besoin d' errer en liberté,
il me faut plus d' espace et de variété.

La nature au printems belle, riche, féconde,
varie à chaque instant le théâtre du monde,
et nous, dans nos enclos stérilement ornés,
nous la bornons sans cesse à nos desseins bornés ;
là j' admire un moment l' ordre et la symétrie,
et ce plaisir d' un jour est l' ennui de la vie.
ô que j' aime bien mieux ce modeste jardin
où l' art en se cachant fécondoit le terrain,
où, parmi tous les biens, le luxe et la parure
sembloient un don de plus, un jeu de la nature.
Deux tertres opposés y formoient un vallon
où mûrissoit la figue à côté du melon ;
de leurs humbles sommets sortoit l' eau pure et
vive
qui baignoit les jardins, conduite et non
captive ;
elle alloit en ruisseau rafraîchir le verger,
et s' étendre en bassin au fond du potager.
Là, sur des arbres nains, la pomme et la groseille
couronnoient la laitue, ou tomboient sur
l' oseille ;
la pêche et le muscat tapissoient les côteaux ;
les regards du soleil, les abris et les eaux
fécondoient à l' envi ce lieu simple et champêtre ;
sa richesse étonnoit l' oeil même de son maître ;

p17

Raymond y recevoit le tribut des cités ;
et ses mets abondants n' étoient point achetés.
Mais le fils de Raymond, Lindor aime Glicère ;
Lindor séme de fleurs les jardins de son père ;
il élève en lambris la rose et le muguet :
on voit sur les gazons la jonquille et l' oeillet.
Il va porter des fleurs à la beauté qu' il aime ;
bientôt chez son amant elle en cueille elle-même ;
il donne à son jardin mille ornements nouveaux.
Il fait monter, tomber, et serpenter les eaux ;
il oppose un verd sombre à la tendre verdure ;
Lindor plaît à Glicère ; un baiser l' en assure,
tous deux craignent alors des témoins indiscrets ;
il fallut des berceaux, des asyles secrets ;
là, des arbres voisins unirent leur branchage ;
ici, le pampre verd étendit son feuillage :
une isle s' éleva du centre du bassin,
un bosquet d' arbrisseaux environna son sein ;
le souple coudrier, et le jasmin flexible
y formoient de concert un alcove paisible.
Raymond, loin de blâmer cet heureux changement,
dans son jardin plus gai travailloit plus
gaiment ;
Glicère y vient sans cesse, elle y conduit son

père :
les vieillards sourioient à Lindor, à Glicère ;
souvent sous des berceaux ils trouvoient leurs
enfants :
ce spectacle agréable égayoit leurs vieux ans,

p18

et leur sang rallumé dans leurs veines glacées
leur rendoit l' espérance, et de jeunes pensées.
La nature au printems prodigue à nos jardins,
des végétaux sans nombre, aliments des humains ;
chez Cérès et Bacchus, il faut l' attendre
encore ;
mais l' homme environné des dons brillants de
flore,
du concert des oiseaux, de parfums ravissants,
livre son ame heureuse aux voluptés des sens.
Respectez son bonheur, ô maîtres de la terre,
hélas ! J' ai vu souvent le démon de la guerre
s' élancer des enfers, quand Flore et les
zéphirs,
et les chantres aîlés, rappelloient les plaisirs ;
le monstre, l' oeil ardent et l' aîle ensanglantée,
parcouroit en criant la terre épouvantée ;
aux accens répétés de son horrible voix
cessent les doux concerts des vergers et des
bois :
ses esclaves cruels, ministres de sa rage,
couvrent les champs en fleurs de sang et de
carnage ;
dans les riants séjours des plaisirs les plus doux
ils lancent le tonnerre, et tombent sous ses coups ;
un tourbillon de feu, de flèches enflammées
vole, s' élève, roule, et voile les armées.
Le plaisir de détruire enivre les vainqueurs ;
au cri de la nature il a fermé les coeurs ;
sur les toîts des hameaux qu' il embrase avec joie,
l' un suit d' un oeil content le feu qui se déploie,

p19

l' autre au sein de leur mere égorge des enfants
qui la pressent encor de leurs bras expirants...
ô féroces humains ! ô honte ! ô barbarie ! ...
mais le Dieu des mortels a calmé leur furie ;
des peuples éclairés et polis par les arts
ne vont plus s' immoler sous les drapeaux de Mars ;
les clairons, les tambours, n' éveillent plus

l' aurore ;
le sang n' inonde plus la fleur qui vient d' éclore,
et des champs respectés les heureux habitants,
y jouïssent en paix des charmes du printems.
Cette aimable saison, ses feux, sa force active,
rappellent dans nos seins la santé fugitive ;
jadis j' ai vu mes jours s' avancer vers leur fin,
un art souvent funeste, et toujours incertain,
alloit détruire en moi la nature affoiblie ;
le retour du printems me rendit à la vie ;
je me sentis renaître et bientôt sans effort,
soulevé sur ce lit d' où s' écartoit la mort,
je regardai ce ciel, dont la douce influence
ranimoit mes ressorts et mon intelligence.
Soleil, tu me rendis la pensée et des sens ;
tu semblois pour moi seul ramener le printems ;
les oiseaux, les zéphyrs, la campagne embellie,
tout me félicitoit du retour à la vie ;
il sembloit qu' à la mort j' arrachois ces objets
que j' avois craint long-tems de perdre pour jamais.

p20

ô que l' ame jouït dans la convalescence !
Je ne pouvois rien voir avec indifférence ;
mes yeux étoient frappés d' un papillon nouveau :
ainsi que moi, disois-je, il sort de son tombeau ;
de sa cendre féconde, il tire un nouvel être ;
la nature à tous deux nous permit de renaître.
Sur la fleur du tilleul, sur la rose ou le thim
si je voyois l' abeille enlever son butin ;
elle revient, disois-je, errer sur ce rivage,
après avoir langui dans un long esclavage ;
et moi, je viens m' unir à tant d' êtres divers,
et reprendre ma place en ce vaste univers.
J' allois me pénétrer des rayons de l' aurore ;
j' allois jouïr du jour avant qu' il pût éclore ;
j' étois pressé de voir, pressé de me livrer
au plaisir de sentir, de vivre et d' admirer.
Je tressaillois, Doris, au moment où ma vue
pénétrant par degrés dans la sombre étendue
démêloit les couleurs, et distinguoit les lieux :
les objets confondus s' arrangeoient sous mes yeux ;
d' abord des monts altiers la surface éclairée
se présentoit de loin de vapeurs entourée ;
un faisceau de rayons détaché du soleil
couloit rapidement sur l' horison vermeil,
et l' astre lumineux s' élançant des montagnes,
jettoit ses rezeaux d' or sur les vertes campagnes :

p21

je voyois s' élever ces nuages légers
qui couvrent les vallons sous leurs flots passagers,
le soleil les changer en vapeur insensible,
et remplir de splendeur un ciel pur et paisible.
J' admirois l' émail frais, l' éclat brillant des
fleurs,
la rosée et l' aurore animoient leurs couleurs ;
les rayons se jouoient dans ces perles liquides
que rassemble la nuit dans les vallons humides ;
les vents qui murmuroient dans les arbres voisins
m' apportoient les parfums des champs et des
jardins ;
ils enchantent les sens, et l' ame en est ravie,
on croit sentir la sève et respirer la vie.
J' entendois tout-à-coup un mêlange de voix
résonner dans la plaine, éclater dans les bois ;
les êtres pour jouïr reprenoient l' existence ;
pour célébrer leur joie ils sortoient du silence ;
le jeune agriculteur chantoit, le soc en main,
sa maîtresse et son Dieu, les beautés du matin ;
le berger reprenoit les chalumeaux antiques ;
la pauvreté contente entonnoit des cantiques ;
la bélante brebis, le taureau mugissant,
vers les monts émaillés couroient en bondissant ;
les oiseaux deux à deux, errants dans les bocages,
remplissoient de chants gais les voûtes des
ombrages ;
et sur les jeunes fleurs qu' agitoit le zéphyr
l' insecte en bourdonnant murmuroit son plaisir.

p22

ô combien ces concerts de la saison nouvelle,
ce tumulte, ces cris, la joie universelle,
embellissoient pour moi l' aurore et le printems !
J' associois mon coeur à tous les coeurs contents ;
je m' égalois, Doris, à cet être suprême,
heureux par le bonheur de tant d' êtres qu' il aime ;
il jouït dans nos coeurs, c' est-là sa volupté ;
il jette dans l' espace un regard de bonté,
et parcourt d' un coup d' oeil ces campagnes
profondes,
pour y voir le plaisir animer tous les mondes.
Ah ! C' est ici, Doris, qu' il doit fixer les yeux.
Vois, admire, jouïs... ô jours délicieux !
Le printems dans sa gloire embellit tous les
êtres ;
animaux, végétaux, tout dans ces lieux champêtres,
arrive en ce moment au jour de sa beauté.
L' éclat de l' univers ne peut être augmenté.
Ce ciel tranquille et pur qu' argente la lumière

réfléchit sa clarté sur la nature entière ;
tu la vois ondoyer sur le poil des taureaux,
donner un nouveau lustre à l' émail des oiseaux,
se mouvoir dans les airs dont le crystal vacille,
et jetter sur les champs une splendeur mobile.
Regarde ces côteaux l' un à l' autre enchaînés,
et ces riches vallons de pampres couronnés ;
vois dans ces champs, ces bois, la nature affranchie
se livrer librement à sa noble énergie,

p23

semer autour de toi ses bienfaits au hasard
et son luxe échapper aux entraves de l' art.
Regarde cette plaine et riante et féconde,
qui semble un autre éden, et le jardin du monde.
Là, Bacchus a cédé la campagne à Cérès,
et Vertumne et Pomone ombragent ses guérets,
vois ces arbres en fleurs, de leur cime agitée
verser sur les sillons une pluie argentée,
les rubis du pavot qu' emportent les zéphirs,
et le bluet flottant inclinant ses saphirs :
vois tu ces églantiers, ils dessinent la route
du ruisseau qui serpente égaré sous leur voûte ?
Vois le flambeau des cieux, les champs et les
côteaux
prendre du mouvement, et trembler dans les eaux.
Que ces eaux, ce vent frais, ce soleil sans nuage,
donnent de vie et d' ame à ce beau paysage !
Quel contraste charmant du verd de ces gazons
au verd de la forêt, à celui des moissons !
Qu' il est doux d' admirer les détails et l' ensemble
des biens et des beautés que le printems
rassemble !
Amour, c' est pour toi seul qu' il ornoit l' univers :
viens remplir de tes feux l' air, la terre et les
mers.
Principe de la vie, ame et ressort du monde,
des graces, des plaisirs, source aimable et
féconde !
Toi, qui dans tous nos sens répands la volupté,
dès que la force en nous s' unit à la beauté,

p24

toi qui subjugues tout, toi qui rends tout
sensible,
puissance universelle, ou charmante ou terrible,
vainqueur des foibles loix, et des dogmes

trompeurs,
que les vains préjugés t' opposent dans nos coeurs !
Toi qui seul remplis l' ame, et fais sentir la vie,
consolateur des maux dont elle est poursuivie,
rends heureux l' univers, qu' il aime et c' est assez.
Enflammes, réunis les êtres dispersés ;
par l' excès des plaisirs fais sentir ta puissance ;
la nature est enfin digne de ta présence.
Jeune, riante et belle, elle attend tes faveurs,
ton trône est préparé sous des berceaux de fleurs,
des chants multipliés dans les airs se confondent
et volent des côteaux aux vallons qui répondent :
je vois les animaux l' un vers l' autre accourir,
s' approcher, s' éviter, se combattre et s' unir.
Ils semblent inspirés par une ame nouvelle,
et le feu du plaisir dans leurs yeux étincelle.
Le coursier indocile, inquiet, agité,
échappe en bondissant au frein qui l' a dompté ;
du haut de la colline il porte au loin la vue,
il cherche un seul objet dans la vaste étendue.
La génisse mugit de vallons en vallons,
et le taureau fougueux suit ses pas vagabonds.
Par les sons étouffés d' un lugubre murmure
il revèle aux échos le tourment qu' il endure.

p25

La bergère effrayée entend les loups cruels
annoncer en hurlant leurs plaisirs mutuels.
Amour, tu sçais dompter l' instinct le plus
sauvage :
le tyran des déserts entouré de carnage,
dans les sables brûlants, au fond des antres
sourds,
exprime en rugissant ses féroces amours.
à ses horribles feux sa compagne sensible,
lui répond par un cri lamentable et terrible ;
leur long rugissement rétentit dans les airs,
et trouble dans la nuit le calme des déserts.
Enfin le couple affreux s' unit dans l' ombre
obscure
et semble en jouissant menacer la nature.
Le tigre à tes faveurs a long-tems résisté,
il sembloit à regret sentir la volupté ;
au plus doux des plaisirs mêlant sa barbarie,
il caresse en grondant son amante en furie.
Pleins de rage et d' amour les monstres forcenés
calment sans s' adoucir leurs besoins effrénés.
Mais pourquoi nous tracer ces funestes images ?
Tandis que sous nos yeux, au fond de ces bocages,
sur ces dômes d' azur, au bord de ces ruisseaux,
des sentiments si doux animoient ces oiseaux.

Voyez-les s' empresser autour de leurs amantes,
et les yeux enflammés, les ailes frémissantes,
par des soins, par des chants, demander du retour,
inspirer le plaisir, et mériter l' amour.

p26

Voyez sur ce donjon la colombe amoureuse
à son amant aimé se montrer dédaigneuse ;
il cherche à se parer des couleurs de son sein,
et change en s' agitant leur émail incertain :
le dédain l' éloignoit, un coup d' oeil le rappelle ;
d' un air timide et tendre il revient auprès
d' elle ;
mais l' accueil qu' il reçoit le rend audacieux ;
le plaisir et l' amour éclatent dans leurs yeux ;
et le bec entr' ouvert, les ailes étendues,
ils confondent enfin leurs ames éperdues.
Le moineau plus ardent, et moins voluptueux,
vole avec confiance à l' objet de ses feux ;
avide, impatient, il presse, il sollicite,
d' un moment de rigueur, il s' indigne, il s' irrite ;
le délai le consume, et l' instant des plaisirs
n' est pour lui qu' un passage à de nouveaux désirs.
Le cygne en déployant ses ailes argentées,
et pressant de ses pieds les ondes agitées,
aux yeux de son amante étalant sa beauté,
navigue avec orgueil, flotte avec majesté.
Voyez sous ces rameaux ces tendres tourterelles
nourrir de cent baisers leurs ardeurs mutuelles,
et par des sons touchants, un murmure enflammé,
exhaler le plaisir d' aimer et d' être aimé.
Se voir est leur bonheur, et l' amour est leur vie.
Des chants de son amant Philomele ravie,

p27

l' écoute, s' attendrit, et cède à ses désirs ;
il a chanté pour plaire, il chante ses plaisirs.
Dans l' ombre de la nuit sa voix harmonieuse
fait rétentir des bois la voûte ténébreuse ;
tout l' écoute, et tout aime, et chaque être
amoureux
croit entendre chanter le bonheur de ses feux.
Sur la feuille naissante un insecte invisible
poursuit avec ardeur un être imperceptible ;
les atomes vivants s' unissent dans les airs,
tandis que la baleine et les monstres des mers
bondissent pesamment sous leurs voûtes profondes,

et de longs mouvements troublent le sein des
ondes.
Tout s' enflamme et s' unit, et cherche à
s' enflammer.
Tout désire et jouit ; l' homme seul sçait aimer.
S' il est souvent des sens l' esclave involontaire,
aimer est à son coeur un plaisir nécessaire :
il veut jouir d' un coeur, il veut remplir le sien.
Plaisir du sentiment, cher et tendre lien,
vous êtes des mortels la volupté suprême,
et le plus grand bienfait de ce Dieu qui nous
aime.
L' amour dans ces oiseaux meurt avec le printems ;
chez l' homme plus heureux, il vit dans tous les
tems.
Notre ame en est sans cesse amusée ou ravie ;
il embellit l' aurore et le soir de la vie.
D' un sentiment confus dès l' enfance agité,
l' homme a connu l' amour même avant la beauté.

p28

Du vieillard, la beauté reçoit encor l' hommage,
il vient, en rougissant, vanter son esclavage,
et des ans auprès d' elle oubliant le fardeau,
semer de quelques fleurs les bords de son tombeau.
Mais c' est dans les beaux jours de l' ardente
jeunesse
que l' amour fait sentir sa fougue et son ivresse,
sur-tout dans ces moments où les feux du printems
secondent ceux de l' âge et la force des sens ;
et lorsque par ses chants, ses cris ou son
murmure,
tout annonce le Dieu qu' attendoit la nature ;
le besoin du plaisir est alors un tourment ;
les sens n' ont qu' un objet, le coeur qu' un
sentiment ;
des charmes les plus doux l' image retracée,
revient à chaque instant occuper la pensée,
et par ces tableaux vrais les sens plus irrités
nous ramenent sans cesse aux mêmes voluptés.
Amour, charmant amour, la campagne est ton temple,
là, les feux d' un ciel pur, le penchant et
l' exemple,
le doux esprit des fleurs, le souffle du zéphyr,
les concerts amoureux, tout dispose au plaisir ;
tout le chante, le sent, l' inspire et le partage.
Les vergers, les hameaux, le chaume et le
treillage,
les bosquets détournés, les vallons ténébreux,
tout devient un asyle où l' amour est heureux.
Ici, dans leur enfance, au fond de la feuillée,

et sur la mousse fraîche et mollement enflée,

p29

en se baisant sans cesse, Hylas et Licoris
attendent que l' amour éclaire leurs esprits.
L' abeille au fond des fleurs goûte moins de
délices
à pomper le nectar qu' enferment leurs calices,
et dans son vol léger, l' amoureux papillon
donne moins de baisers aux roses du canton.
Là, dans un bois fleuri, Chloë timide et tendre,
au seul plaisir d' aimer prétend borner Sylvandre.
Mais ces oiseaux unis qui courbent ces rameaux,
ces signes du plaisir dans tous les animaux,
cette molle douceur dans les airs répandue,
porte la volupté dans son ame éperdue :
l' incarnat de son sein, ses regards languissants
de l' amoureux Sylvandre ont égaré les sens ;
il demande avec crainte, il tente avec audace ;
un rien le rend coupable, un crime obtient sa
grace ;
et tous deux entraînés, vaincus, sans liberté,
cèdent à la nature, à la nécessité.
Dans les époux heureux, dans les couples fidelles,
l' amour prêt à languir prend des forces nouvelles,
ils retrouvent leurs goûts, leurs erreurs, leurs
désirs,
leur premier sentiment, et de nouveaux plaisirs.
De leur chaîne éternelle ils se vantent les
charmes ;
un doux ravissement leur fait verser des larmes ;
ils passent tour à tour du trouble à la langueur,
du tumulte des sens, aux voluptés du coeur.

p30

Chacun demande au ciel un coeur plus tendre
encore ;
chacun dans les regards de l' objet qu' il adore
voit les plaisirs qu' il donne en exprimant les
siens :
leurs baisers, leurs soupirs, leurs pleurs, leurs
entretiens,
tout révèle, tout peint, ces transports, ce
délire,
ce feu puissant et doux, que chaque être respire.
Cependant ces fureurs, ce tourment des désirs,
qu' alluma le printems, que calment les plaisirs,

cette fougue des sens, ces ardeurs mutuelles,
vont donner la naissance à des races nouvelles.
J' ai vu dans la forêt les couples des oiseaux
à leur postérité préparer des berceaux.
Sur les germes naissants la mere est établie
et le feu de son sein les dispose à la vie :
ils vont briser leurs fers, ils vont jouir du
jour ;
ce moment à la terre annonce un autre amour,
il a ses voluptés, ses transports, son ivresse :
sentiment vif et pur, généreuse tendresse,
protégez, conservez les êtres animés ;
nés pour aimer un jour, qu' ils soient d' abord
aimés ;
le plus grand des plaisirs leur donna la naissance.
Qu' un souvenir si doux attache à leur enfance.
D' un être foible encor qu' un autre soit l' appui ;
qu' il prodigue les soins qu' on prodigua pour lui.
à l' amour maternel la nature confie
ces êtres imparfaits qui commencent la vie.

p31

ô jeunesse des bois, sortez de vos berceaux,
mêlez-vous dans les airs aux peuples des oiseaux ;
parcourez la campagne, errez sur la verdure,
jouïssez de vos biens, possédez la nature,
tous ses fruits sont à vous : le flambeau de l' été
avance les moments de leur maturité,
et déja le trésor des richesses champêtres
offre des aliments à la foule des êtres.

p45

L'ETE

ô toi dont l' éternel a tracé la carrière,
toi, qui fais végéter, et sentir la matière,
qui mesures le tems, et dispenses le jour ;
roi des mondes errants qui composent ta cour,
du Dieu qui te conduit noble et brillante image,
les saisons, leurs présents, nos biens, sont ton
ouvrage.
Tu disposas la terre à la fécondité,
quand tu la revêtis de grace et de beauté.

Tu t' élevas bientôt sur la céleste voûte,
et des traits plus ardents ont embrasé ta route.
De l' équateur au pôle, ils pénètrent les airs,
le centre de la terre et l' abîme des mers ;
à des êtres sans nombre ils donnent la naissance ;
tout se meut, s' organise, et sent son existence ;
la matiere est vivante, et des champs enflammés
le sable et le limon semblent s' être animés.
Les germes des oiseaux, des poissons, des reptiles,
s' élancent à la fois de leurs prisons fragiles.
Ici le faon léger se joue avec l' agneau ;
là le jeune coursier bondit près du chevreau ;
sur les bords opposés de ces feuilles légères,
résident des tribus l' une à l' autre étrangères ;
les calices des fleurs, les fruits sont habités ;
dans les humbles gazons s' élèvent des cités ;
et des eaux de la nue une goutte insensible,
renferme un peuple atôme, une foule invisible.
Comme un flot disparoît sous le flot qui le suit,
un être est remplacé par l' être qu' il produit.
Ils naissent, Dieu puissant, lorsque ta voix
féconde
les appelle à leur tour sur la scène du monde :
dévorés l' un par l' autre, ou détruits par le tems,
ils ont à tes desseins servi quelques instants.
Mais si l' été brûlant a prodigué la vie
à tant d' êtres nouveaux dont la terre est remplie,

il augmente, il acheve, il mûrit les trésors
qu' un air plus tempéré fit naître sur nos bords.
Quel aspect imposant il donne à la nature !
Il ne la flétrit pas, il change sa parure ;
sans doute, elle a perdu de sa variété ;
mais simple avec grandeur, belle avec majesté,
elle a pour ornemens sa superbe opulence ;
nos biens sont sa beauté, sa grace est l' abondance.
Déja l' oeil dans nos champs compte moins de
couleurs,
l' été dans le parterre a rélégué les fleurs.
Je n' irai plus chercher au bord de la prairie
ces émaux, ces détails, que le printems varie.
Je porte mes regards sur d' immenses guérets ;
je parcours d' un coup d' oeil, les champs et les
forêts,
un océan de bleds, une mer de verdure ;
et ce n' est plus qu' en grand qu' il faut voir la
nature.

Loin des riants jardins, et des plants cultivés,
j' irai sur l' Apennin, sur ces monts élevés,
d' où j' ai vu d' autres monts formant leur vaste
chaîne,
de degrés en degrés s' abaisser sur la plaine.
Un fleuve y serpentoit, et ses flots divisés
baignoient, dans cent canaux, les champs
fertilisés.
Je le voyois briller à travers les campagnes,
se noircir quelquefois de l' ombre des montagnes,
s' approcher, s' éloigner, et d' un cours incertain
se perdre et s' enfoncer dans un sombre lointain.

p48

Mes regards étonnés de ces riches spectacles,
commandoient à l' espace, et voloient sans
obstacles
jusqu' aux fonds azurés, où la voûte des airs
s' unit, en se courbant, au vaste sein des mers.
Je voyois les moissons du soleil éclairées,
ondoyer mollement sur les plaines dorées ;
des forêts se courber sur les monts écartés ;
des arbres couronner les bourgs et les cités ;
des prés déja blanchis et des pampres fertiles,
du peuple des hameaux entourer les asyles.
Le globe des saisons dans les flots radieux,
précipitoit ses traits lancés du haut des cieux.
Le fleuve étincelant, et la mer argentée,
renvoyoient sur les monts leur lumière empruntée :
on étoit au moment où l' excès des chaleurs
sous leurs paisibles toits retient les laboureurs.
Il sembloit qu' à moi seul la nature en silence,
étalât sa richesse et sa magnificence.
Les trésors rassemblés sur ces vastes cantons,
ces monts et ces forêts, ces mers, ces champs
féconds,
de ce tout varié la confuse harmonie,
ce spectacle si grand des vrais biens de la vie,
occupoient ma pensée, et portoient dans mon coeur
un plaisir noble et pur, le calme et le bonheur.
La pompe de l' été, son faste et sa richesse,
m' inspiroient du respect, des transports sans
ivresse.

p49

Au réveil de l' amour, de Flore et du zéphir,
quand chacun de nos sens nous apporte un plaisir,

on jouit au hasard, et la joie insensée
à notre ame en tumulte interdit la pensée ;
mais ici mon bonheur me laissoit réfléchir,
et même la raison m' invitoit à jouir.
J' admirois tes bienfaits, divine agriculture,
tu sçais multiplier les dons de la nature ;
toi seule à l' enrichir forces les éléments :
elle doit à tes soins ses plus beaux ornements.
Sans toi, ces végétaux que tu sçais reproduire,
périssent en naissant, ou naissent pour se nuire.
étouffés l' un par l' autre, ils sement leurs débris
sur le terrein fangeux dont ils furent nourris ;
ou sur des monts brûlants, jettés de place en
place,
ils ombragent à peine une aride surface.
Tu tiras les humains du centre des forêts,
fixés auprès des champs, qu' ils cultivoient en
paix,
ils purent prononcer le saint nom de patrie,
et connoître les moeurs, ornément de la vie.
Bientôt les animaux vaincus dans les déserts,
esclaves des humains, se plurent dans nos fers.
L' homme ravit la laine à la brebis paisible ;
le taureau lui soumit son front large et terrible ;
la génisse apporta son nectar argenté,
aliment pur et doux source de la santé.

p50

L' agriculture alors nourrit un peuple immense,
et des champs aux cités fit passer l' abondance :
la victoire, les arts, la liberté, l' honneur,
fut le partage heureux du peuple agriculteur,
et lui seul enrichi des trésors nécessaires,
reçut de l' étranger les tributs volontaires.
Sénat d' un peuple-roi qui mit le monde aux fers,
conseil de demi-dieux qu' adora l' univers,
Cérès avec Bellone a formé ton génie.
Des hameaux dispersés sur les monts d' Ausonie,
des vallons consacrés par les pas des catons,
du champ des regulus, du toît des scipions,
s' élançoit au printems ton aigle déchaînée,
pour annoncer la foudre à la terre étonnée.
Au retour des combats tes vertueux guerriers,
au temple de Cérès appendoient leurs lauriers.
Les arbres émondés par le fer des émiles,
les champs sollicités par les mains des Camilles,
de leurs dons à l' envi combloient leurs possesseurs,
et ces fruits du travail n' altéroient point les
moeurs.
Peuple qui des rochers de la Scandinavie,
descendis en vainqueur sur l' Europe asservie ;

tu maintiens sur tes bords les vertus des héros ;
mais tu sais respecter l' habitant des hameaux,
et du vil publicain, du noble tyrannique,
il n' a point à nourrir le faste asiatique ;

p51

il prend place au conseil près du trône des rois,
sait penser, obéir, suivre et donner des loix.
Hélas ! Le malheureux qui rend nos champs fertiles,
est immolé sans cesse aux habitants des villes.
Le luxe honore ici les talents superflus,
on dédaigne son art, son état, ses vertus.
ô mon concitoyen, mon compagnon, mon frère !
ô toi, par qui fleurit l' art le plus nécessaire ;
ami de l' innocence, honnête agriculteur,
qu' il est facile et doux de faire ton bonheur !
Quand il n' a point à craindre une injuste puissance,
un tyran subalterne, ou l' avare finance ;
quand la loi le protège, il est heureux sans frais,
si près de la nature, il sent tous ses bienfaits.
Le luxe ne vient point lui montrer ses misères,
et le faire rougir de l' état de ses pères ;
la compagne des moeurs, la médiocrité,
la paix et le travail conservent sa gaité.
L' ordre seul des saisons change ses espérances,
ses desirs, ses projets naissent des circonstances ;
il peut aimer demain ce qu' il aime aujourd' hui,
et la paix de son coeur n' est jamais de l' ennui.
Vous le rendez heureux, volupté douce et pure,
attachée à l' hymen, aux noeuds de la nature ;
l' épouse qu' il choisit partage ses travaux,
de l' ami de son coeur elle adoucit les maux.

p52

Ses enfants sont sa joie, ils seront sa richesse ;
il verra leurs enfants entourer sa vieillesse ;
et sur son front ridé, rappellant la gaité,
prêter encor un charme à sa caducité.
Lorsque l' astre du jour a fini sa carrière,
qu' il revient avec joie à son humble chaumière !
Qu' il trouve de saveur aux mets simples et sains,
du repas que sa fille apprêta de ses mains !
La paix, la complaisance et le doux badinage,
aimables compagnons de son heureux ménage,

entourent avec lui la table du festin :
reveillé par l' amour, inspiré par le vin.
à sa douce gaité souvent il s' abandonne,
il chante ses plaisirs, et le Dieu qui les donne.
Son épouse l' écoute et s' unit à son chant,
son fils, entre ses bras, s' endort en souriant.
ô cabanes du pauvre ! Asyles respectables
des plaisirs sans remords, des vertus véritables ;
loin des vices polis et de l' ami trompeur,
c' est chez vous que le coeur peut rencontrer un
coeur.
C' est-là que l' équité, la candeur de nos peres,
les biens de l' âge d' or, ne sont pas des
chimères.
Mais voici le moment où l' astre des saisons
fait gémir nos climats brûlés de ses rayons.
Il descend du Cancer au monstre de Némée,
il revêt de splendeur la nature enflammée.

p53

Son orbe étincelant roule sous un ciel pur,
des campagnes de l' air il argente l' azur,
et sur le vaste champ de sa longue carrière,
il verse de son sein des torrents de lumière :
le fleuve se resserre, et le peuple des eaux
cherche l' abri d' un antre ou l' ombre des roseaux.
Du sommet des rochers, sur les arides plaines
déja n' arrive plus le tribut des fontaines :
le ruisseau qui languit imploroit leurs secours,
son onde a suspendu son murmure et son cours.
Par des feux dévorants la sève consumée,
déja ne soutient plus la plante inanimée ;
et le grain détaché de l' herbe qui pâlit,
dans le limon poudreux tombe et s' ensevelit.
Le coursier sans vigueur, et la tête panchée,
jette un triste regard sur l' herbe desséchée.
Le pasteur écarté sous des arbres touffus,
la tête sur la mousse et les bras étendus,
s' endort environné de ses brebis fidelles,
et des chiens hâletans, qui veillent autour
d' elles.
La chaleur a vaincu les esprits et les corps ;
l' ame est sans volonté, les muscles sans ressorts.
L' homme, les animaux, la campagne embrasée,
vainement à la nuit demandent la rosée.
Sous un ciel sans nuage on voit de longs éclairs,
serpenter sur les monts, et sillonner les airs.

p54

La nuit marche à grands pas, et de son char
d' ébène
jette un voile léger que l' oeil perce sans
peine :
son empire est douteux, son règne est d' un
moment :
l' éclat du jour qui naît blanchit le firmament.
Des feux du jour passé l' horison brille encore,
les vents et la fraîcheur n' annoncent plus
l' aurore ;
les premiers traits du jour à peine rallumé,
portent un feu nouveau dans l' espace enflammé ;
du rivage et des monts l' aridité brûlante,
afflige les regards, flétrit l' ame indolente :
la chaleur qui s' étend sur un monde en repos,
a suspendu les jeux, les chants et les travaux :
tout est morne, brûlant, tranquille ; et la
lumière
est seule en mouvement dans la nature entière.
ô que ne puis-je errer dans ces sentiers profonds,
où j' ai vu des torrents tomber du haut des
monts,
et se précipiter dans la vallée obscure,
à travers les rochers et la sombre verdure !
Que ne suis-je ombragé du voile nébuleux
qu' élève jusqu' au ciel ce fleuve impétueux,
qui des monts abyssins dans d' immenses vallées,
épanche, en rugissant, ses ondes rassemblées !
Que j' aimerois à voir ces flots d' un crystal pur,
étendre dans leur chûte une nappe d' azur,
le fleuve s' engloutir dans des plaines profondes,
bouillonner, reparoître, et relevant ses ondes

opposer au soleil un nuage argenté,
et sur les monts brûlants porter l' humidité !
Le bruit, l' aspect des eaux, leur écume élancée,
rafraîchiroient de loin mes sens et ma pensée ;
et là couronné d' ombre, entouré de fraîcheur,
je braverois en paix les feux de l' équateur.
Et vous, forêt immense, espaces frais et sombres,
séjour majestueux du silence et des ombres,
temples où le druïde égaroit nos aïeux,
sanctuaire où Dodone alloit chercher ses dieux ;
qu' il m' est doux d' échapper, sous vos vastes
ombrages,
à la zône de feu qui brûle ces rivages !
Vous m' inspirez d' abord une douce terreur,
du respect, du plaisir, une agréable horreur.
Je ne sais quoi de grand s' imprime à mes pensées,

ce dôme ténébreux, ces ombres entassées ;
ce tranquille désert, ce calme universel,
leur donne un caractère et grave et solemnel.
Tout semble autour de moi plein de l' être
suprême ;
là, je viens sous ses yeux m' interroger moi-même,
et contre les erreurs d' un monde corrompu
je munis ma raison, j' affermis ma vertu.
Je t' adresse mes voeux, ô bienfaiteur des mondes ;
viens parler à mon coeur sous ces voûtes
profondes,
augmente dans ce coeur l' amour de l' équité,
le respect pour tes loix, et sur-tout la bonté.

p56

Puissai-je loin des cours, du vice et des orages,
aimer, faire le bien, et chanter tes ouvrages ;
et libre, exempt d' erreurs, et du monde oublié,
cultiver les beaux arts, les champs et l' amitié.
Mais souvent le zéphir ébranle la verdure,
le feuillage frémit, se soulève et murmure ;
je crois voir s' animer les chênes, les ormeaux :
ces arbres sont pour moi des compagnons nouveaux.
Je crois rentrer alors dans le monde sensible,
le désert imposant n' a plus rien de terrible :
il n' est qu' une retraite, un paisible séjour,
où ne pénètrent point le tumulte et le jour.
Si je veux habiter de plus riants asyles,
j' irai dans ces vergers, peuplés d' arbres
fertiles ;
le long de ce côteau qui dérobe un vallon
au souffle de Borée, au vol de l' aquilon :
une eau calme et limpide y descend des collines,
et des plants de Pomone abreuve les racines ;
ce vent foible et léger qui vole sur les eaux,
et qui suit dans les bois la course des ruisseaux,
me frappe à l' instant même où j' entre sous
l' ombrage,
et m' apporte le frais et l' odeur du feuillage.
La groseille pendante en grappes d' incarnat,
s' y présente à mes yeux, charmés de son éclat ;
ces rubis émaillés qu' arrondit la nature
sur ces arbres touffus sortent de la verdure :

p57

la fraîcheur de ces fruits, la douce humidité,
tempèrent par degrés mon sang trop agité.

Là le bélier docile à la voix qui le guide,
se plonge en frissonnant dans le crystal
liquide :
au signal du berger le dogue menaçant,
ramène sur le bord le troupeau frémissant.
Cependant le fermier, les filles du village,
en riant, en chantant, s' assemblent sous
l' ombrage.
Le grouppe en demi-cercle assis sur le gazon,
bientôt à la brebis va ravir sa toison :
elle arrive auprès d' eux, et semble être allarmée,
à l' aspect des ciseaux dont la troupe est armée.
La bergère en flattant l' animal simple et doux,
dissipe sa frayeur, le prend sur ses genoux ;
et la brebis rendue à sa douceur timide,
livre sans murmurer sa laine encor humide.
On médit, en riant, des seigneurs du canton,
de l' histoire du jour on passe aux fils-Aimon.
Les enfants du fermier folâtrent dans la plaine ;
l' un monte le bélier délivré de sa laine ;
l' autre veut effrayer, caché dans les roseaux,
ses jeunes compagnons qui jouoient dans les eaux ;
leurs cris, la cornemuse et le chant des
bergères,
vont apprendre leur joie aux échos solitaires.
Un jour, sous les berceaux d' un verger écarté,
contemplant ces pasteurs, partageant leur gaité,

j' abordai le fermier qui de l' ombre d' un hêtre,
observoit, comme moi, cette scène champêtre.
Qu' il est dans votre état d' agréables moments,
lui dis-je ; et tous nos arts, nos vains
amusements
valent-ils ces travaux que la joie accompagne,
et la simplicité des jeux de la campagne ?
Non, dit-il, j' ai connu vos plaisirs si vantés,
et vos ennuis réels, et vos fausses gaités ;
je leur ai comparé les plaisirs du village,
j' y vis, je suis content, et bénis mon partage ;
jeune, et né d' un sang noble, à la guerre
entraîné,
je n' y démentis pas le sang dont j' étois né :
mais mes fonds dissipés, mes fermes consumées,
par ce luxe sans frein qui corrompt nos armées,
quand la paix couronna les succès de mon roi,
je me vis sans fortune ainsi que sans emploi.
Le besoin n' avilit que les coeurs sans courage :
moi, plein du sentiment, des forces de mon âge,
des grands, des importants redoutant les hauteurs,
dédaignant leurs secours et respectant les moeurs,

détestant ces larcins, ces parts dans les
subsides,
qu' arrachent aux traitants des intriguants
avides ;
honteux d' un vil repos, pénétré de mépris
pour ces nobles sans nom qui peuplent Sybaris ;
j' allai dans un château, retraite vénérée,
d' un guerrier vertueux l' honneur de la contrée :

p59

je l' abordai sans crainte, et parlant sans détour,
j' eus des fermiers, lui dis-je, et viens l' être
à mon tour ;
je viens redemander au travail, à la terre
mes biens qu' ont dissipés ma folie et la guerre.
Je vous demande à vivre et veux le mériter :
si parmi vos fermiers vous daignez me compter,
peut-être vos bienfaits pourront vous être utiles,
et vos champs par mes soins deviendront plus
fertiles.
Le vieillard étonné me baigna de ses pleurs,
m' embrassa, m' applaudit, mit fin à mes malheurs.
Et depuis ce moment, la joie et l' abondance
ont habité ma ferme, et sont ma récompense.
Ici coulent en paix mes jours indépendants :
j' élève avec honneur mes robustes enfants ;
je sçais leur inspirer le mépris des richesses,
l' orgueil qui sied au pauvre, et l' horreur des
bassesses ;
je transmets dans leurs coeurs mon zèle pour nos
rois,
de Saxe et de Cogny je leur dis les exploits.
Aimé de mes voisins, l' amitié véritable
allume dans nos coeurs son feu pur et durable ;
satisfaits de nous voir, heureux de nous parler,
le plus rude travail ne peut nous accabler :
mais aussi ce travail n' est jamais solitaire ;
dans les murs des cités l' artisan sédentaire,
emprisonné dans l' ombre, et sans société,
à son triste attélier sent mourir sa gaité :

p60

il n' a point son ami qui par un doux sourire,
la ranime en son coeur au moment qu' elle expire.
Voyez-vous ces beautés au visage vermeil,
et ces jeunes pasteurs brûlés par le soleil ?
Ces vieillards, ces enfants, que le travail

rassemble,
eh bien ! Ils sont heureux du plaisir d' être
ensemble.
Mais montez sur mes pas, au sommet du côteau,
vous verrez dans nos prés un plus riant tableau.
Il ne me trompoit pas : sur la plaine brûlante,
des faneurs promenoient la faulx étincelante ;
la sueur inondoit leurs membres palpitants,
fatigués, harassés, ils paroissoient contents.
La fille du fermier, la bergère ingénue,
sans corset, les pieds nuds, la gorge demi-nue,
et le trident en main retournant le gazon,
au faneur égayé frédonnoient leur chanson.
Quand le feu du midi suspendit leur ouvrage,
je les vis, en riant, se rendre sous l' ombrage.
Nous ne nous doutons pas des charmes d' un festin,
qu' ont seuls assaisonnés le travail et la faim.
Ciel ! Avec quelle ardeur la troupe impatiente
dévoroit tour à tour la framboise odorante,
la fraise, le lait frais, le cidre et le pain bis,
placés sur le gazon qui servoit de tapis !
Le plaisir d' un repas n' est senti qu' au village ;
quand on eut consumé les fruits et le laitage,

le cidre pétillant réveilla les cerveaux,
et fit naître les chants, le rire et les bons
mots.
La folie et l' amour régnoient dans l' assemblée ;
les jeux et les baisers voloient sous la
feuillée,
et par des traits piquants, mais sans malignité,
la raillerie encor augmentoit la gaité.
Colinette en pressant une mûre nouvelle,
rougit le front d' Alain qui s' endort auprès
d' elle ;
on en rit, il s' éveille, et d' un air ingénu
il cherche de ces ris le sujet inconnu.
ô mortels fortunés ! Vos travaux sont des fêtes ;
mais l' astre bienfaisant qui roule sur vos têtes
a noirci les épis, courbés sur les sillons ;
la cigale a donné le signal des moissons.
ô Dieu puissant et bon ! Pere de la nature !
Acheves tes bienfaits ; que la nielle impure,
les insectes, l' orage, et les vents ennemis,
respectent les présents que tu nous as promis.
Gouverneurs, intendants, ministres de nos maîtres,
protégez, secondez les récoltes champêtres :
n' allez point au fermier ravir un seul moment,
lorsque ses champs dorés lui livrent le froment.
J' ai vu le magistrat qui régit la province,

l' esclave de la cour et l' ennemi du prince,
commander la corvée à de tristes cantons,
où Cérès et la faim commandoient les moissons.

p62

On avoit consumé les grains de l' autre année ;
et je crois voir encor la veuve infortunée,
le débile orphelin, le vieillard épuisé,
se traîner, en pleurant, au travail imposé.
Si quelques malheureux, languissants, hors
d' haleine,
cherchent un gazon frais, le bord de la
fontaine ;
un piqueur inhumain les ramene aux travaux,
ou leur vend à prix d' or un moment de repos.
Il avoit arraché du sein de son ménage,
d' un jeune agriculteur l' épouse jeune et sage ;
mere inquiète et tendre, elle avoit apporté
un gage malheureux de sa fécondité,
un enfant au berceau, qu' elle allaite elle-même,
image de l' amour, et de l' époux qu' elle aime ;
elle le vit bientôt abattu sur son sein,
y porter, en pleurant, et la bouche et la main :
du lait qu' il demandoit la source étoit tarie ;
la mere, ainsi que lui, prête à perdre la vie,
cherchoit par des baisers à tromper leurs
douleurs ;
aux pleurs de son enfant elle mêloit ses pleurs.
Elle l' emporte enfin dans un prochain bocage,
et lui donne à sucer un fruit âpre et sauvage :
le fruit est agréable à l' enfant affamé ;
il sourit à sa mere et semble ranimé.
Elle entend du piqueur la voix triste et cruelle,
et retourne au travail où ce tyran l' appelle.

p63

Mais peut-elle un moment rester loin de son fils ?
Elle croit tout-à-coup en entendre les cris.
Elle court au buisson qui lui servoit d' asyle,
elle l' y trouve hélas ! Pâle, froid, immobile,
il n' est plus. Elle jette un cri long et perçant,
prend son fils, le soulève, et tombe en
l' embrassant.
Le désespoir, la mort sont peints sur son visage,
de sa voix quelque tems elle a perdu l' usage,
et sa douleur s' exhale en sanglots continus,
en sons foibles, profonds, et non interrompus.
Sa bouche est entr' ouverte, et sa tête est
panchée ;
sur le corps de son fils sa vue est attachée ;
mais levant vers le ciel et les mains et les yeux,
et lançant des regards menaçants, furieux :
c' est vous, tyrans, c' est vous ; c' est la faim,
la misère ;
c' est ce travail funeste... ô ciel ! Venge une

mère.
Elle retombe alors sans voix, sans sentiment,
et le corps agité par un long tremblement ;
le peuple l' environne et l' emporte au village,
où le force à rentrer la crainte d' un orage.
On voit à l' horison de deux points opposés,
des nuages monter dans les airs embrasés ;
on les voit s' épaissir, s' élever et s' étendre ;
d' un tonnerre éloigné le bruit s' est fait
entendre :
les flots en ont frémi, l' air en est ébranlé,
et le long du vallon le feuillage a tremblé.

p64

Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d' horreur,
et la terre en silence attend dans la terreur.
Des monts et des rochers le vaste amphithéatre
disparoît tout-à-coup sous un voile grisâtre ;
le nuage élargi les couvre de ses flancs ;
il pèse sur les airs tranquilles et brûlants.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
et la foudre, en grondant, roule dans l' étendue ;
elle redouble, vole, éclate dans les airs ;
leur nuit est plus profonde, et de vastes éclairs
en font sortir sans cesse un jour pâle et livide ;
du couchant ténébreux s' élance un vent rapide ;
il tourne sur la plaine et rasant les sillons,
il roule un sable noir qu' il pousse en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,
dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l' airain sonant dans les temples sacrés,
font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu ! Vois à tes pieds leur foule
consternée
te demander le prix des travaux de l' année.
Hélas ! Du ciel en feu les globules glacés
écrasent, en tombant, les épis renversés.
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages ;
les ruisseaux, en torrents, dévastent leurs
rivages.

p65

ô récolte ! ô moisson ! Tout périt sans retour :
l' ouvrage de l' année est détruit dans un jour.
Il n' est plus de bonheur, l' espérance est perdue ;

des femmes, des vieillards, les cris percent la
nue.
Le hameau rétentit d' horribles hurlements ;
les vents à ces clameurs mêlent leurs
sifflements ;
les cris des animaux effrayés du tonnerre,
ce fracas répété du ciel et de la terre,
ces ravages, la nuit, la tempête en fureur,
tout inspire à la fois l' épouvante et l' horreur.
Ah ! Fuyons ces tableaux, et loin de ces rivages
allons chercher des lieux, où le cours des orages,
sans y lancer la foudre, ou noyer les moissons,
a rafraîchi les airs et baigné les sillons.
Un reste de nuage errant sur les campagnes,
va s' y perdre en fumée au sommet des montagnes :
sans ombre et sans limite un ciel tranquille et
pur
y couronne les champs du plus brillant azur.
De l' écharpe d' Iris l' éclatant météore,
y trace dans les airs les couleurs de l' aurore.
Un vent frais et léger y parcourt les guérets,
et roule en vagues d' or les moissons de Cérès.
On y sent ce parfum, cette odeur végétale,
que la terre échauffée après l' orage exhale.
Le berger au berger répète ses chansons ;
l' heureux agriculteur, si près de ses moissons,

content de son travail, de son intelligence,
admire ses guérets, sourit à l' abondance,
s' estime, s' applaudit, ne se repent de rien,
et se dit, comme un Dieu, ce que j' ai fait est
bien.
Il veut que ses enfans demain avant l' aurore,
coupent le tendre osier, le jeune sycomore,
et forment les liens qui doivent enchaîner
ces épis, que Cérès s' apprête à lui donner.
Lise à ce doux travail, Lise au fond d' un
bocage,
avoit charmé Damon, le seigneur du village :
à peine elle comptoit trois lustres et trois ans ;
ses grands yeux étoient noirs, modestes et
perçans ;
sa taille, sa fraîcheur, ses graces naturelles,
promettoient à Damon des voluptés nouvelles.
Comblé dans les cités des faveurs de l' amour,
l' idole de la mode, et le héros du jour,
il avoit ces travers, que son rang et l' usage,
et sur-tout les succès imposent à son âge ;
ni l' exemple des moeurs, qu' il doit à son canton,
ni la peur d' affliger son fermier Polémon,

d' accabler une mère, une honnête famille,
ni les pleurs qui suivront la faute de leur fille,
n' arrêtent un amant fougueux dans ses désirs,
qui prend l' instinct pour guide et pour loi ses
plaisirs.
à Lise, de sa part, des messagers fidelles
vont porter des rubans, des bouquets, des
dentelles ;

p67

il veut plaire ou séduire, et croit de jour en
jour
rendre plus agréable, ou l' amant ou l' amour :
mais toujours entouré de surveillans sévères,
il maudit les parents, l' oeil vigilant des mères.
Damon sçavant dans l' art d' écarter les soupçons,
à ses soins assidus sçait trouver des raisons :
c' est Polémon qu' il aime ; il veut, dit-il,
s' instruire
connoître son terrein, les grains qu' il peut
produire :
il est agriculteur, et Polémon ravi,
voit en lui son égal, son disciple, un ami.
Un jour dans un verger au fond d' une tonnelle,
Damon apperçoit Lise, et Lucas auprès d' elle ;
il s' approche, il observe, il voit l' heureux
Lucas
autour du sein de Lise étendre un de ses bras,
saisir de l' autre main sa main qu' elle abandonne,
et prendre en souriant un baiser qu' on lui donne.
Des troupeaux de Damon ce jeune et beau pasteur,
d' une chaste beauté modeste adorateur,
avoit plû par ses soins, ses moeurs et sa
constance.
Ce spectacle à Damon n' ôte point l' espérance,
ne le rend point jaloux ; il poursuit ses
projets ;
il cherche les moyens d' en hâter le succès ;
et même il croit dès-lors sa victoire
infaillible :
Lise est à moi, dit-il, puisque Lise est
sensible.
Bientôt il s' apperçoit que vers la fin du jour,
au moment favorable aux larcins de l' amour,

p68

Lise se rendoit seule au bord d' une onde claire,

qui coule autour d' un bois dans un pré solitaire ;
de jeunes aliziers recourbés en berceaux,
de verdure et d' ombrage y couronnoient les eaux.
ô Lise ! En quel état Damon va vous surprendre !
ô sagesse ! ô pudeur ! Pourrez-vous la défendre ?
Lise part, Damon vole, et par d' étroits
sentiers
il arrive avant elle au berceau d' aliziers.
Là sous des arbrisseaux, dans un lieu frais et
sombre,
il attend que la nuit ait répandu son ombre ;
il voit enfin noircir le verd de la forêt :
il est tems de quitter son asyle secret.
Il tremble qu' en sortant le bruit ne le découvre ;
il soutient les rameaux du buisson qu' il
entr' ouvre.
Le corps demi-courbé, les genoux chancelants
et l' oreille attentive, il avance à pas lents.
Près de lui, loin de lui, sa vue est occupée ;
d' un bruit sorti des eaux son oreille est frappée.
Il se glisse en rampant sous ce berceau fatal
où l' onde, en s' étendant, arrondit son canal ;
et là d' un oeil avide, il cherche ce qu' il aime.
Il voit ; ciel ! Quel objet ! ... c' étoit Lise
elle-même.
Le jour du crépuscule et du globe argenté
sous le voile des eaux éclairoit sa beauté.
Tel est dans un parterre un lys qui vient
d' éclore,
quand il brille au matin sous les pleurs de
l' aurore.

p69

Tantôt en se jouant dans les flots du bassin,
elle étale à Damon les trésors de son sein ;
le jais de ses cheveux, et l' eau sombre et
verdâtre,
opposés à sa gorge en relèvent l' albâtre :
tantôt une attitude, un geste, un mouvement
appelle sous les eaux les yeux de son amant.
Bientôt Lise à l' abri d' un dôme de feuillage,
va prendre ses habits posés sur le rivage ;
les voiles dépliés vont couvrir ses appas :
Damon vole, s' élance, et Lise est dans ses bras.
ô Lise ! Il faut un prix à l' amour le plus tendre.
Ciel ! Où suis-je ? ô Damon ! Qu' osez-vous
entreprendre ?
N' espérez rien de moi, Damon, retirez-vous.
ô ma mere ! ô Lucas ! ... Damon à ses genoux
prodigue les serments, les larmes, les caresses ;
il cherche à la tenter par d' immenses promesses :

elle résiste à tout ; les pleurs de ses beaux
yeux,
des cris tantôt plaintifs et tantôt furieux,
des mots qui vont au coeur, sa pudeur et sa grace,
d' un amant effréné n' arrêtoient point l' audace ;
Lise tombe à ses pieds, en lui tendant la main,
et relèvant de l' autre un voile sur son sein,
la parole tremblante et la vue égarée :
ô ciel ! Est-il donc vrai que ma honte est jurée ?
Il n' en est point, dit-il, dans les plaisirs
secrets.
Quel témoin craignez-vous au fond de ces forêts ?

p70

Ici tout est caché, l' ombre est universelle ;
qui sçaura mon bonheur ? Je le sçaurai, dit-elle,
tu le sçauras aussi : des soupirs, des sanglots,
des cris demi-formés, succèdent à ces mots.
Sur ses genoux tremblants elle reste panchée.
Damon la voit pâlir et son ame est touchée.
Quoiqu' infecté des moeurs d' un monde corrompu,
Damon pouvoit encor respecter la vertu.
Il en sentit l' empire, et lui rendit hommage.
J' ai pu vous offenser, c' est le tort de mon âge,
c' est celui de mes sens ; je sçaurai l' expier,
et peut-être qu' un jour vous pourrez l' oublier.
Ces mots rendent à Lise et la vie et ses
charmes ;
mais sa pudeur encor n' étoit pas sans allarmes ;
et pour la rassurer Damon part à regret,
en fixant sur sa route un oeil morne et distrait.
Les pleurs de la beauté, l' innocence offensée,
des tableaux importuns poursuivoient sa pensée.
Damon dans son village, auprès des laboureurs,
avoit pris, malgré lui, du respect pour les
moeurs.
Il rentre en son château détestant sa foiblesse,
la solitude et l' ombre augmentoient sa tristesse.
Il ne put dans la nuit goûter quelque repos.
Le sommeil au matin lui versoit ses pavots ;
lorsqu' il entend des cris, une voix lamentable :
il voit près de son lit un vieillard vénérable ;

p71

ô ciel ! C' est Polémon, il ne peut respirer ;
il fait de vains efforts pour se plaindre et
pleurer.

Mais ses larmes, enfin, coulent en abondance,
et par des mots sans suite il sort de son silence.
Je suis vieux, je suis pauvre, et vous m' ôtez
l' honneur,
vous que nous respections, vous, un vil suborneur !
Et pour perdre ma fille, une fille si chère !
ô si vous aviez vu les larmes de sa mère !
Damon, je vais hâter l' instant de ma moisson,
et quitter pour jamais ce malheureux canton.
ô ferme, où mes travaux ont enrichi mon maître !
Jardins que j' ai plantés, arbres que j' ai vus
naître !
Troupeaux que j' ai nourris ! Recevez mes adieux ;
ma fille, loin de vous, me fermera les yeux.
à ces mots, en pleurant, le vieillard se retire ;
Damon le suit des yeux, les détourne, soupire,
se trouve, en ce moment, le dernier des humains,
et le visage en pleurs appuyé sur ses mains,
immobile, abattu, dans un calme terrible,
fatigué de sentir, il paroît insensible.
Mais comment tout-à-coup sort-il de sa langueur ?
Quel nouveau sentiment est entré dans son coeur ?
Qui précipite ainsi sa démarche rapide ?
Pourquoi, dans quel dessein franchir ce mont
aride,
et descendre au vallon, où pendant les beaux
jours
Lucas paît ses brebis et chante ses amours ?

p72

Lucas qui l' apperçoit s' épouvante à sa vue ;
mais il voit sur son front la gaité répandue :
Damon lui prend la main, et Lucas étonné
loin du vallon sauvage est d' abord entraîné.
Les voilà dans les champs que Polémon moissonne ;
Lucas est interdit et Polémon frissonne.
Lise qui voit de loin et Damon et Lucas,
en suivant son travail cache son embarras.
Sa mère dans ses mains sent trembler sa faucille,
et se place aussi-tôt à côté de sa fille.
Mais Damon les aborde : ô mon cher Polémon,
voyez dans ce berger le rival de Damon.
Lise brûle pour lui de l' amour le plus tendre ;
il aime, il est aimé, qu' il soit donc votre
gendre.
Lise, un berger sans bien n' est pas digne de vous :
que Lucas soit donc riche, et qu' il soit votre
époux.
Voyez sur ce côteau cette ferme nouvelle,
cet herbage fécond qui s' étend autour d' elle,
ces vergers, dont les fruits l' enrichiront un

jour,
et ce rang de noyers qui croissent à l' entour ;
je les donne à Lucas. ô vertueuse mère !
ô sage Polémon ! Si Lise vous est chère,
il faut que dans deux jours ces amants soient
unis ;
qu' après vous mes fermiers, aujourd' hui mes amis,
contents de moi, de vous, et charmés l' un de
l' autre,
ils fassent à jamais leur bonheur et le vôtre.

p73

Lise et l' heureux berger, la mère et Polémon,
se regardoient l' un l' autre et regardoient
Damon.
Lucas se précipite aux pieds de sa maîtresse ;
Lise fait éclater sa joie et sa tendresse.
Les parents sont ravis, et Damon enchanté,
trouve dans tous les yeux le prix de sa bonté.
De nôces, de festins bientôt la douce image
va porter la gaité de village en village ;
et dès le lendemain, les cris et les chansons
ont annoncé l' aurore et l' instant des moissons.
Il est donc arrivé ce moment d' abondance,
où le travail des champs reçoit sa récompense.
De la riche Cérès les trésors vont s' ouvrir,
et voici l' heureux jour où l' homme va jouir.
Déja des moissonneurs la troupe partagée
attaque les sillons sur deux files rangée ;
un sentiment profond, pur et délicieux
règne dans tous les coeurs, brille dans tous les
yeux.
Lise auprès de Lucas plus ardente à l' ouvrage,
a bientôt devancé les filles du village ;
et nouveau laboureur dans ce noble métier,
Lucas aux yeux de Lise est fier de s' essayer.
Ici Dolon sourit agacé par Thémire ;
là Colin rit tout haut des bons mots qu' il va
dire.
Polémon en secret ordonne aux moissonneurs
d' augmenter le tribut qu' on destine aux glaneurs.

p74

Ces beaux jours ont banni l' envie et la misère ;
le pauvre donne au pauvre, et le riche est son
frère.
Mais Lise et son amant ont vu naître le jour,

où le ministre saint doit bénir leur amour ;
ils vont sanctifier la flamme la plus pure,
et jurer de s' aimer sans craindre le parjure.
On leur dit les devoirs imposés aux époux,
ils sont sûrs de les suivre, et de les aimer tous.
Eh ! Quel charme pour eux de s' entendre prescrire
ces aimables vertus que l' amour leur inspire !
à peine ces amants par des voeux solemnels
sont unis l' un à l' autre aux pieds de nos autels,
que le sage pasteur rappelle à l' assemblée,
ces dons multipliés dont le ciel l' a comblée.
Grand Dieu ! Tu nous donnas les fruits et les
moissons,
et l' amour et l' hymen, les premiers de tes dons.
L' air, les feux et les eaux, à tes ordres
dociles,
ont rendu de concert nos campagnes fertiles.
Tu daignas féconder le travail de nos mains :
l' homme est cher à son Dieu ; ce pere des
humains
nous admet les premiers à ces festins champêtres,
où sa voix paternelle invite tous les êtres ;
de sa vaste bonté tout ressent les effets ;
les bienfaits qu' il prodigue annoncent des
bienfaits.
Jouir c' est l' honorer : jouissons, il l' ordonne ;
associons le pauvre aux trésors qu' il nous donne,

et reprenons gaiment un travail vertueux,
qui nous rendit toujours meilleurs et plus
heureux.
Après des chants de joie et de reconnoissance,
le peuple se récueille, et s' écoule en silence ;
il suit Lise et Lucas, qui se donnant la main
du logis paternel ont repris le chemin.
Un orme vénérable en protège l' entrée.
Polémon les attend sous son ombre sacrée :
tous deux avec respect tombent à ses genoux ;
et lui, levant les mains sur les jeunes époux,
l' oeil humide de pleurs, d' une voix attendrie,
bénit au nom du ciel, le saint noeud qui les lie.
Damon conduit la troupe au sallon du festin,
placé dans un bocage, au fond de son jardin :
de convives pressés la table est entourée ;
chacun jette un regard sur la plaine dorée ;
et voit avec plaisir les épis ramassés,
s' élever sur la plaine en gerbes entassés.
Le ministre sacré, le seigneur du village,
imposoient à la joie, et la rendoient plus sage.
On lisoit dans les yeux une douce gaité,

un contentement pur, l' amour, la volupté.
Et dans son calme heureux la troupe recueillie
jouissoit sans transports, badinoit sans folie.
Bacchus dont le nectar animoit les esprits,
ne fit point rétentir le tumulte et les cris.

p76

Mais du plaisir d' aimer il augmenta les charmes ;
au bord de la paupière on vit briller les
larmes ;
et Damon tour à tour recevoit dans ses bras
Polémon et sa fille, et la mère et Lucas.
Environné, pressé de ses vassaux qu' il aime,
il est content de tous, et sur-tout de lui-même.

p89

L'AUTOMNE

ô vous, qu' ont enrichis les trésors de Cérès,
préparez-vous, mortels, à de nouveaux bienfaits ;
redoublez vos présens, terre heureuse et féconde,
récompensez encor la main qui vous seconde ;
et toi, riant automne, accorde à nos désirs
ce qu' on attend de toi, des biens et des plaisirs.
Il vient environné de paisibles nuages
qui flottent dans les airs, sans former des
orages ;

p90

il voit, du haut des cieux, le pourpre des
raisins,
et l' ambre et l' incarnat des fruits de nos
jardins :
de côteaux en côteaux la vendange annoncée
réveille le tumulte, et la joie insensée :
j' entends de loin les cris d' un peuple fortuné
qui court, le thyrse en main, de pampres couronné.
Favoris de Bacchus, ministres de Pomone,
célébrez avec moi les bienfaits de l' automne ;
quelles riches couleurs, quels fruits délicieux,
ces champs et ces vergers présentent à vos yeux !
Voyez, par les zéphyrs la pomme balancée

échapper mollement à la branche affaissée ;
le poirier en buisson courbé sous son trésor,
sur le gazon jauni rouler les globes d' or,
et de ces lambris verds attachés au treillage
la pêche succulente entraîner le branchage.
Les voilà donc ces fruits qu' ont annoncés les fleurs,
et que l' été brûlant mûrit par ses chaleurs.
Jouissez, ô mortels, et par des cris de joie
rendez graces au ciel des biens qu' il vous envoie :
que la danse et les chants, les jeux et les amours,
signalent à la fois les derniers des beaux jours.
Jouissez : mais déja la fanfare éclatante
au peuple des forêts a porté l' épouvante ;
le cor fait rétentir ses accens belliqueux ;
et Diane a donné le signal de ses jeux.

p91

ô qui peut, sans regret, s' enfermer dans les villes ?
Malheureux, qui jamais n' habitez nos asyles,
condamnés dès l' enfance à l' ombre des cités,
laissez vos vains honneurs, vos tristes dignités ;
dérobez-vous aux soins, au luxe, à la mollesse ;
venez de ces moments partager l' allégresse ;
accourez, je voudrois rassembler dans les champs
les mortels de tout âge, et ceux de tous les rangs.
Ministres de Thémis, ou plutôt ses victimes,
vous voyez au barreau les malheurs et les crimes,
et vous verrez ici la joie et les vertus.
Suspendez un moment vos travaux assidus ;
le repos vous attend à l' ombre de ces hêtres ;
venez vous occuper des récoltes champêtres ;
cueillir le raisin mûr au pampre des côteaux,
ou du riche espalier dépouiller les rameaux.
Dès que l' astre du jour panché vers la balance,
arme d' un feu plus doux les rayons qu' il nous lance,
quand l' automne a fermé le temple de Thémis,
Mondor, loin du palais, suivi de ses amis,
jouit de la campagne, et dans sa solitude,
de nos codes nombreux fait encor son étude ;
il voit d' injustes loix, qu' il faudroit abroger,
des abus à punir, des formes à changer.
Il songe à réprimer la chicane intriguante
qui dévore avec art la foiblesse indigente ;

à défendre le pauvre au palais opprimé,
par ce même pouvoir qu' il avoit réclamé.
Et vous de vos parents, jeune et chère espérance,
vous à peine échappés aux périls de l' enfance,
vous martyrs de l' école et de ses faux docteurs,
quittez ces tristes bancs consacrés aux erreurs ;
et venez dans nos champs, sans pédant et sans
livre,
connoître le plaisir et commencer à vivre.
Ici, tout vous invite à des jeux innocents,
ici, vous jouirez des plus beaux de vos ans ;
venez y prendre part aux plaisirs de l' automne,
il calme, il rafraîchit l' air qui nous environne,
il couvre de vapeurs le vaste firmament,
et ce voile plombé reste sans mouvement.
Le soleil est caché, mais son disque invisible
porte un jour tendre et doux sur le monde paisible.
L' homme respire enfin sous un ciel tempéré ;
des feux d' un globe ardent il n' est plus dévoré ;
il ne craint point encor les vents et la froidure,
et sans sentir les airs il parcourt la nature ;
il y voit des trésors et la variété
qui paroit le printems, et qui manque à l' été.
De combien de couleurs l' automne à son passage
des vergers et des bois a semé le feuillage ?
Il laisse leur verdure aux cimes des ormeaux ;
de l' arbre de Pomone il dore les rameaux ;

l' arbre de Cérasonte aux gazons des prairies
oppose l' incarnat de ses branches flêtries.
Quel calme sur les eaux, dans les bois et les
airs !
Quel silence étendu règne sur l' univers !
L' alcion s' est fixé sur des roseaux tranquilles,
ou raze, en se jouant, les ondes immobiles :
le peuple des hameaux, des champs et des forêts,
moins ému, moins bruyant, semble jouir en paix.
Sa volupté moins vive est encor douce et pure ;
moi, je partage ici la paix de la nature ;
dans ces heureux vallons, sur ces riches côteaux,
j' ai senti le plaisir, je jouis du repos.
Automne, ciel tranquille, agréables retraites,
vous calmez de nos coeurs les ardeurs inquiètes ;
puisse à ce doux repos que je goûte aujourd' hui
ne succéder jamais le tourment de l' ennui !
Ah ! Nous étions heureux par la seule espérance,
puissions-nous l' être encor au sein de l' abondance !

L' homme a tout recueilli, n' a plus à désirer,
et le coeur satisfait va cesser d' espérer.
Peut-être du soleil la lumière affoiblie
répandra moins ici, l' action et la vie.
L' homme va moins sentir, et peut-être son coeur
va-t-il de l' indolence éprouver la langueur.
Combattons la du moins par un mâle exercice ;
à nos jeux, nos plaisirs que le travail s' unisse ;

p94

opposons la fatigue à l' ennui du repos ;
pénétrons les forêts, montons sur les côteaux ;
à leurs hôtes nombreux allons livrer la guerre.
Moi, nouveau Salmonée, armé de mon tonnerre,
tantôt dans le taillis je vais au point du jour
du lièvre ou du chevreuil attendre le retour ;
et tantôt parcourant les buissons des campagnes,
je cherche la perdrix qu' appelloient ses
compagnes.
Mon chien bondit, s' écarte, et suit avec ardeur
l' oiseau, dont les zéphyrs vont lui porter l' odeur ;
il l' approche, il le voit ; transporté, mais
docile
il me regarde alors et demeure immobile ;
j' avance, l' oiseau part, le plomb que l' oeil
conduit
le frappe dans les airs au moment qu' il s' enfuit ;
il tourne, en expirant, sur ses ailes tremblantes,
et le chaume est jonché de ses plumes sanglantes.
Souvent, quand le soleil dore le haut des monts,
et que l' ombre allongée obscurcit les vallons ;
je descends dans un pré, vers un golphe paisible
qu' environne un ombrage au jour inaccessible ;
là, je vois le pêcheur, sur les flots ébranlés
lancer d' un bras nerveux ses filets rassemblés ;
ils couvrent d' un long cercle un peuple trop avide
qu' attira vers la rive une amorce perfide ;
les filets, en tombant, l' un de l' autre écartés
s' unissent lentement sous les flots argentés ;

p95

ils ont enveloppé dans leurs grottes profondes,
et ramenent vers moi les habitants des ondes.
Leur foule, en s' élançant de ces rets déploiés,
frappe le sable humide et bondit à mes pieds.
Je les vois, je les compte, et vais dans mon
asyle

jouir de ma conquête, et d' un plaisir utile.
Cent fois, dans ma jeunesse, aux rives des
ruisseaux,
j' ai semé les buissons d' innombrables réseaux ;
avec quel mouvement d' espérance et de joie,
vers la fin d' un beau jour, j' allois chercher ma
proie !
à présent même encor, sous les rameaux naissants,
de l' oiseau de la nuit j' imite les accents ;
bientôt de la forêt j' entends la troupe ailée
s' avancer, voltiger autour de ma feuillée ;
j' écoute, en palpitant, leur vol précipité ;
d' un transport vif et doux mon coeur est agité,
quand je les vois tomber sur ces verges perfides
qu' infecta de ses sucs l' arbrisseau des druides.
ô doux emploi des jours ! Agréables moments ! ...
mais l' automne offre encor d' autres amusements,
des plaisirs, des succès qu' accompagne la gloire,
où le courage et l' art menent à la victoire.
Entendez-vous quel bruit rétentit dans les airs ?
Et d' échos en échos roule dans les déserts ?
La discorde, Bellone, ou le dieu de la guerre,
par ces sons éclatants menacent-ils la terre ?

De la vaste forêt l' espace en est rempli ;
dans ses sombres buissons le cerf a tressailli.
Au monarque des bois la guerre est déclarée ;
il a vu d' ennemis sa demeure entourée,
et des chiens dévorants en groupes dispersés,
de distance en distance autour de lui placés.
Là, le coursier fougueux, leve sa tête altière ;
d' un oeil impatient il parcourt la bruïere ;
le chasseur fatigué de ses vains mouvements,
de la course tardive avance les moments,
et sur les pas du cerf dont la terre est
empreinte,
il perce, au son du cor, le centre de l' enceinte.
Le timide animal s' épouvante et s' enfuit ;
il voit dans chaque objet la mort qui le poursuit ;
sa route sur le sable est à peine tracée ;
il devance, en courant, la vue et la pensée ;
l' oeil le suit et le cherche aux lieux qu' il a
quittés.
Ses cruels ennemis par le cor excités
s' élevent sur ses pas au sommet des montagnes,
et sur ses pas encor fondent sur les campagnes ;
effrayé des clameurs et des longs hurlements,
sans cesse, à son oreille apportés par les
vents,
vers ces vents importuns il dirige sa fuite :

mais la troupe implacable ardente à sa poursuite
en saisit mieux alors ses esprits vagabonds ;
il écoute, et s' élance, et s' éleve par bonds ;

p97

il voudroit ou confondre, ou dérober sa trace,
se détacher du sable, et voler dans l' espace ;
il change plus souvent sa route et ses retours ;
dans le taillis obscur il fait de longs détours ;
il revoit ces grands bois, théatre de sa gloire,
où jadis cent rivaux lui cédoient la victoire,
où couvert de leur sang, consumé de désirs,
pour prix de son courage, il obtint les plaisirs.
Il force un cerf plus jeune à courir dans la
plaine,
pour présenter sa trace à la meute incertaine :
mais le chasseur la guide et prévient son
erreur ;
le cerf est abattu, tremblant, saisi d' horreur,
son armure l' accable, et sa tête est panchée,
sous son palais brûlant sa langue est désséchée,
d' une ardente sueur ses flancs sont arrosés,
et d' esprits agissants ses nerfs sont épuisés ;
il s' arrête, il chancelle, il tombe, et les
fanfares
vont annoncer sa chûte à ses vainqueurs barbares.
Il entend de plus près des cris plus menaçants,
il fait pour fuir encor des efforts impuissants,
ses yeux appésantis laissent tomber des larmes,
il se lève en fureur, il se sert de ses armes ;
l' excès du désespoir le soutient un instant,
et sous l' acier funeste il meurt en combattant :
le chasseur en triomphe, et d' un oeil plein de
joie
à ses pieds étendue il regarde sa proie.

p98

ô vous, jeunes guerriers, noble sang des héros,
venez fuir, dans nos bois, les dangers du repos ;
développez en vous la force et le courage ;
préludez aux combats dont nos jeux sont l' image ;
bravez la faim, la soif, l' inclémence des airs,
combattez, foudroyez, les tyrans des déserts :
ils pourroient aux humains disputer la nature,
et nos riches moissons deviendroient leur pâture ;
allez, par vos exploits, du champ qu' il a semé
assurer la récolte au pauvre désarmé ;
lancez vos traits vengeurs sur ces monstres
sauvages,
dont le cultivateur éprouva les ravages ;
frappez ces loups cruels, de rage étincelants,
emportant ces agneaux déchirés et sanglants ;
percez le sanglier qui court avant l' aurore
renverser les sillons, où le bled vient d' éclore ;
signalez par ces coups votre âge et vos loisirs,

et servez la patrie en courant aux plaisirs.
N' imitez pas ces grands, ces nobles inutiles,
qu' énervent la mollesse, et le luxe des villes ;
voyez-les s' avilir, et prétendre aux honneurs,
esclaves des Phrinés dont ils ont pris les
moeurs ;
de frivoles devoirs, fatigués sans les suivre,
accablés du soin d' être, et du travail de vivre.
ô funeste loisir ! ô poids affreux du tems !
Vous n' êtes point connus du citoyen des champs ;

p99

il sçait du jour qui passe employer la durée ;
à des devoirs aisés sa vie est consacrée ;
le repos n' est pour lui que le délassement ;
la chasse ou le travail, les soins, le mouvement
entretiennent en lui cette chaleur active
que refuse l' automne à la nature oisive.
Sans entraves, sans maître, et libre de choisir
les moments du travail, du repos, du plaisir,
il dispose à son gré tout le cours de sa vie.
Heureux ! Qui sans pouvoir au sein de sa patrie
n' impose qu' à lui seul d' en respecter les loix,
et dérobant sa tête au fardeau des emplois,
aimé dans son domaine, inconnu de ses maîtres,
habite le donjon qu' habitoient ses ancêtres !
De l' amour des honneurs il n' est point dévoré,
sans craindre le grand jour, content d' être
ignoré,
aux vains dieux du public il laisse leurs statues,
par l' envie et le tems si souvent abattues.
Pour juge il a son coeur, pour amis ses égaux,
la gloire ou l' intérêt n' en font pas ses rivaux ;
il peut trouver au moins dans le cours de sa vie
un coeur sans injustice, un ami sans envie.
Il ne s' égare point dans ces vastes projets
qui tourmentent le coeur incertain du succès ;
il ne peut être en butte à ces revers funestes
qui souvent de la vie empoisonnent les restes ;

p100

élever ses troupeaux, embellir son jardin,
plutôt que l' agrandir féconder son terrein,
par sa seule industrie augmenter sa richesse,
voilà tous les projets que forme sa sagesse ;
il ne veut qu' arriver au terme de ses jours,
par un chemin facile, et qu' il suivra toujours.

La Chine et le Japon, l' aiguille et la peinture
n' ornent point ses lambris d' une vaine parure ;
on y voit les portraits de ses sages aïeux ;
ils vécurent sans faste, il veut vivre comme eux ;
il regarde souvent ces images si chères,
qui parlent à son coeur des vertus de ses pères.
Peut-il avoir besoin que le luxe et les arts
de leur pompe frivole amusent ses regards ?
N' a-t-il pas des ruisseaux, son verger, la
prairie ?
N' a-t-il pas des beautés que chaque instant varie ?
L' opale et l' incarnat d' un matin radieux,
l' or, le pourpre, et l' azur du couchant nébuleux,
où son oeil cherche en vain la première nuance
de l' émail qui finit, de l' émail qui commence ?
N' a-t-il pas des guérets par des bois terminés ?
Un fleuve et des étangs de saules couronnés ?
Il voit l' astre du jour y traçer son image,
et l' habitant de l' air y marquer son passage.
Il a d' autres tableaux et plus intéressants ;
il voit l' homme ingenu, ses plaisirs innocents ;

p101

le respect pour les dieux, la vérité champêtre,
la douce égalité de l' esclave et du maître,
l' amour et l' amitié dans leur simplicité,
le mêlange des moeurs et de la volupté.
Il voit le vrai bonheur, et le trouve en
lui-même ;
son coeur toujours content de l' épouse qu' il aime,
s' il a quelque chagrin, n' en peut être opprimé ;
il oppose au destin le plaisir d' être aimé.
C' est aux champs que l' hymen unit des coeurs
sincères,
et n' est point profané par des feux adultères ;
là, l' époux accablé sous le fardeau des ans
presse encor sa moitié dans ses bras languissants,
là regnent la pudeur, la concorde, l' estime,
et l' amour entouré des vertus qu' il anime.
Eh ! Quel plaisir encor pour ces époux heureux
d' élever dans leur sein les gages de leurs feux !
De voir à leur instinct succéder la pensée,
d' éclairer, de hâter leur raison commencée ;
de guider leurs penchants, d' épurer, de former
ces coeurs que la nature instruit à les aimer !
L' épouse à ses enfants voit les traits de leur
père,
et l' époux trouve en eux les charmes de leur mère.
Quelquefois entraîné dans leurs bras caressants
il prend part, sans rougir, à leurs jeux innocents ;
la mère lui sourit, et le grouppe autour d' elle

la force d' épancher la pitié maternelle.

p102

Avant que l' art de plaire eût remplacé les
moeurs,
quand l' utile et le grand conduisoient aux
honneurs,
vos aïeux, leur dit-on, au bien de la patrie
immoloient leur repos, leur fortune et leur vie ;
ils vivoient à la cour, sans nuire, et sans
flatter ;
avant d' en obtenir, ils vouloient mériter ;
sans s' abaisser alors à de vils artifices,
ils nommoient des aïeux, et citoient des services.
On vante, en leur présence, un mortel généreux
dont le coeur bienfaisant s' ouvrit aux malheureux ;
le jeune enfant s' essaie aux vertus qu' il
admire,
le père s' applaudit des vertus qu' il inspire.
Souvent, dans un sallon propre et non fastueux
il admet à sa table un ami vertueux ;
son domaine a produit le festin qu' il ordonne,
et sans l' art de Comus le besoin l' assaisonne :
le rapport des esprits unit les conviés ;
l' épanchement des coeurs que l' estime a liés,
l' enjouement sans folie, et l' amour sans
foiblesse,
de l' amour paternel la sainte et douce ivresse,
des serments de s' aimer que le coeur a dictés,
de ces sobres festins voilà les voluptés.
ô vous ! ô mes amis, en qui j' ai vu renaître
des moeurs de nos aïeux la majesté champêtre
Ch couple heureux, respectables époux,
j' ai chanté les vertus que j' admirois en vous.

p103

Mais le sombre horison se refuse à l' aurore,
et rend douteux long-tems le jour qui vient
d' éclore.
Des nuages épais sur les champs descendus
entourent de la nuit les objets confondus ;
immobiles sur l' onde, et fixés sur la plaine,
ils dérobent l' espace à la vue incertaine ;
l' imprudent voyageur de sa route égaré
poursuit, dans l' ombre humide, un sentier ignoré.
L' astre du jour pâli répand des clartés sombres,
son disque sans rayons se montre dans les ombres,

ce voile nébuleux ajoute à sa grandeur ;
mais le soleil l' entrouvre, il reprend sa
splendeur ;
il argente les cieux, dont les vapeurs légères
promenent sur les champs leurs ombres passagères.
L' aquilon les emporte au sommet du Taurus,
il en couvre l' Atlas, les Alpes, l' Immaüs ;
sans cesse il entretient par des vapeurs nouvelles
de leurs sommets glacés les neiges éternelles.
Fleuves majestueux, ce sont-là vos berceaux,
et l' urne intarissable où vous puisez les eaux.
Vous les versez d' abord dans de sombres vallées,
vous frappez à grand bruit des rives désolées,
où le marbre ébranlé se détachant des monts
tombe, roule, et bondit dans vos flots vagabonds ;
plus paisibles enfin, dans une plaine immense
vous portez la fraîcheur, la vie et l' abondance.

p104

Des nuages légers, dans l' air moins élevés,
vont heurter des côteaux les sommets cultivés ;
ils traversent le sable, et le limon fertile,
ils percent les rochers, s' arrêtent sur l' argile ;
et s' échappant de l' antre où distilloient leurs
eaux,
ces vapeurs vont former les sources des ruisseaux ;
ils serpentent d' abord sur des plaines fécondes ;
ils vont confondre au loin leur murmure et leurs
ondes ;
s' ouvrir en s' unissant un plus vaste canal ;
et rouler sur l' arène un tranquille crystal.
Ainsi, du sein des mers, une mer de nuages
s' exhale, se répand et part de leurs rivages ;
du liquide fécond pénètre l' univers,
et par mille canaux retourne au sein des mers.
Ces voiles suspendus qui cachent à la terre
l' azur qui la couronne, et l' astre qui l' éclaire,
ces ombres, ces vapeurs, qui couvrent nos climats,
préparent les mortels au retour des frimats ;
la nature, à grands pas, marche à sa décadence,
et du feu qui l' anime, elle a senti l' absence.
Mais la feuille, en tombant du pampre dépouillé,
découvre le raisin de rubis émaillé ;
de l' ambre le plus pur la treille est colorée ;
les celliers sont ouverts, la cuve est réparée.
Boisson digne des dieux, jus brillant et vermeil,
doux extrait de la sève, et des feux du soleil,

p105

source de nos plaisirs, délices de la terre,
viens combattre l' ennui qui nous livre la guerre ;
dissipe notre esprit qui pensoit tristement,
et donne-nous du moins le bonheur d' un moment.
Déja près de la vigne un grand peuple s' avance ;
il s' y déploie en ordre, et le travail commence ;
le vieillard que conduit l' espoir du vin nouveau
arrive le premier au penchant du côteau ;
déja l' heureux Lindor et Lisette charmée
tranchent au même sep la grappe parfumée ;
ils chantent leurs amours, et le dieu des
raisins ;
une troupe à ces chants répond des monts
voisins ;
le bruyant tambourin, le fifre et la trompette,
font entendre des airs que le vallon répète.
Le rire, les concerts, les cris du vendangeur
fixent sur le côteau, les regards du chasseur.
Mais le travail s' avance, et les grappes
vermeilles
s' élevent en monceaux dans de vastes corbeilles ;
Colin, le corps penché sur ses genoux
tremblants,
de la vigne au cellier les transporte à pas lents ;
une foule d' enfants autour de lui s' empresse,
et l' annonce de loin par des cris d' allégresse.
Cependant le raisin sous la poutre est placé ;
un jus brillant et pur dans la cuve est lancé ;
d' impatients buveurs y plongent la fougère,
où monte en pétillant une mousse légère.

p106

Mais je vois sur les monts tomber l' astre du jour ;
le peuple vendangeur médite son retour ;
il arrive, ô Bacchus, en chantant tes louanges ;
il danse autour du char qui porte les vendanges ;
ce char est couronné de fleurs et de rameaux,
et la grappe en festons pend au front des
taureaux.
Les excès du plaisir, la joie immodérée,
les chants, et les festins, terminent la soirée ;
le rire à longs éclats est souvent répété,
et le cris qui l' exprime ajoute à la gaité ;
Bacchus a déchiré les voiles du mystère ;
chacun d' eux au grand jour produit son caractère ;
ils sont tous contents d' eux, du sort, et des
humains ;
là, des rivaux unis, un verre arme les mains.
Tu suspends, ô Bacchus ! La haine et la
vengeance,

tu fais régner l' amour, tu répands l' indulgence.
Deux vieillards attendris se tiennent embrassés ;
tous deux laissent tomber des mots embarrassés ;
dans leurs yeux entr' ouverts, brillent d' humides
flammes ;
ils font de vains efforts pour épancher leurs
ames,
et pleins des sentiments qu' ils voudroient
exprimer,
tous deux, en begayant, se jurent de s' aimer.
Alain, jusqu' à ce jour, amant tendre et timide
puise dans le nectar une audace intrépide ;
Alison qu' il poursuit lui résiste en fuyant ;
elle hésite, s' arrête, et tombe en souriant.

p107

Grégoire, à Mathurine alloit porter son verre,
sous ses pas incertains il sent trembler la
terre ;
il a vu les lambris et le toît s' ébranler ;
la table qu' il embrasse est prête à s' écrouler ;
il tombe, il la renverse, et la cruche brisée
se divise en éclats sur la terre arrosée.
On se leve en tumulte, on part, et les buveurs
font retentir au loin leurs chants et leurs
clameurs.
Ils n' ont point entendu le démon des tempêtes ;
il vient de l' occident, il vole sur leurs têtes,
il passe en rugissant de vallons en vallons ;
tranquille en ce moment au bruit des aquilons,
le sage laboureur ne craint plus leurs ravages ;
il a mis ses trésors à couvert des orages ;
des gerbes de cérès il chargea ses greniers ;
les tonneaux de Bacchus vont remplir ses
celliers ;
il a fait plus : déja la glebe retournée
cache sous le sillon l' espoir de l' autre année,
et même sur les champs épuisés par leurs dons
il a conduit l' engrais qui les rendra féconds.
Apprenez, ô mortels, qu' un sol pauvre et stérile
devient en un moment, un sol riche et fertile,
il est, il est un art de choisir les engrais,
qu' au vertueux Towsend a révélé Cérès.
Triptolème nouveau, je viens te rendre hommage,
le bien qu' on fait au monde ajoute à mon partage ;

p108

ami du bienfaiteur, sans pouvoir l' imiter,
j' aspire à ses vertus, et j' aime à les chanter.
Dans les champs d' Albion, sur un sable infertile,
c' est toi, qui le premier, fis répandre l' argile,
fécondas l' un par l' autre, et du mêlange heureux
vis naître les moissons sur un fonds sabloneux.
Au sol qu' une huile épaisse humecte, et rend solide
c' est toi, qui le premier mêlas le sable aride,
par ses angles tranchants le limon divisé,
laissa sortir le bled du champ fertilisé.
C' est toi, qui le premier instruisis ta patrie
à revêtir les monts des dons de la prairie ;
à contraindre les champs depuis peu moissonnés,
d' offrir une herbe tendre, aux troupeaux étonnés.
L' agriculteur anglois, que l' état encourage,
bientôt de tes leçons apprit à faire usage.
Dans de plus beaux climats, le peuple des hameaux
rendu stupide enfin, par l' excès de ses maux,
ne sçait point par son art seconder la nature ;
l' habitude et l' instinct dirigent sa culture.
Il n' invente jamais, il tremble d' imiter,
pour cesser d' être pauvre il n' ose rien tenter
et traînant, à regret, sa vie infortunée,
il pense qu' aux douleurs les dieux l' ont condamnée.
Allez, peuples des champs, faire entendre vos voix,
jusque dans cet asyle où résident vos rois ;

p109

allez au pied du trône exposer vos misères ;
des enfants malheureux se plaignent à leurs pères.
Opprimés, diroit-il, dans tes vastes états,
ô roi ! Nous gémissons, nous ne murmurons pas ;
ton peuple est accablé sous un joug qu' il adore,
et sçait dans ses malheurs que son roi les ignore.
En traçant ces sillons qu' arrosent nos sueurs,
nous aimons la patrie, et formons ses vengeurs ;
ils iront de leur sang t' acheter la victoire,
et mourir inconnus pour augmenter ta gloire.
Citoyens oubliés, dans la poudre abattus,
nous avons conservé le dépôt des vertus ;
et le ciel qui nous livre à l' horrible indigence,
pour nous en consoler, nous laissa l' innocence.
Nos devoirs sont encor nos plaisirs les plus doux ;
ces noms si saints, si chers, et de père, et d' époux,

ne sont point au hameau des titres, mais des
chaînes ;
hélas ! Ces doux liens qui seuls charmoient nos
peines,
ne font plus aujourd' hui qu' augmenter nos
douleurs ;
à nos tristes enfants nous léguons nos malheurs ;
tourmentés de leur sort, fatigués de notre être,
nous pleurons, auprès d' eux, de les avoir fait
naître ;
on vient entre nos mains arracher les secours
dont un soin paternel soutient leurs foibles
jours ;
de l' humble agriculteur, sans force et sans
défense,
des brigands effrénés dévorent la substance ;

p110

nous respectons la loi, victime des abus,
avec joie, à l' état nous offrons nos tributs ;
les coeurs des malheureux sont rarement avares :
mais faut-il immoler à des monstres barbares
le sang de nos enfants ? Le prix de nos travaux ?
Faut-il seuls de l' état supporter les fardeaux ?
Ou loin des lieux chéris qu' ont habités nos pères,
aller porter nos pleurs, aux rives étrangères.
Ah ! Les rois sont humains et veulent être aimés,
s' ils soupçonnoient les maux des peuples opprimés,
ils sçauroient les venger des oppresseurs avides,
et retrancher sans doute au nombre des subsides :
c' est alors qu' on verroit l' habitant des hameaux
reprendre avec gaité ses soins et ses travaux ;
l' instinct du laboureur deviendroit du génie ;
il couvriroit de biens le sol de sa patrie ;
et le peuple des champs plus riche, et plus
nombreux,
rendroit heureux son prince, en s' avouant heureux.
Hélas ! L' homme est forcé de se donner des
chaînes ;
c' est un poids qu' il ajoute au fardeau de ses
peines ;
il est né pour souffrir ; mais peut-il aujourd' hui
résister aux malheurs prêts à fondre sur lui ?
Le soleil retiré vers l' humide Amalthée,
jette un dernier regard sur la terre attristée ;
tout est changé pour nous ; ce théatre inconstant
où l' homme passe un jour, et jouit un instant.

p111

Cette terre autrefois si belle et si fertile,
devient en ce moment, triste, pauvre et stérile ;
je ne les verrai plus, ces émaux éclatants,
la pompe de l' été, les graces du printems,
ces nuances du verd, des bois et des prairies,
le pourpre des raisins, l' or des moissons mûries.
Les arbres ont perdu leurs derniers ornements ;
à travers leurs rameaux j' entends des sifflements ;
doux zéphir, qui le soir caroissois la verdure
quel son, quel triste bruit succède à ton
murmure !
Les vents courbent les pins, les ormes, les
cyprès ;
ils semblent dans leur course entraîner les
forêts ;
les arbres ébranlés de leurs cimes panchées
font voler sur les champs les feuilles desséchées.
Les rayons du soleil, sans force et sans chaleur,
ne percent plus des airs la sombre profondeur ;
éole étend sur nous la nuit et les nuages ;
l' ombre succède à l' ombre, et l' orage aux orages ;
l' homme a perdu sa joie, et son activité ;
les oiseaux sont sans voix, les troupeaux sans
gaité ;
ils ne reçoivent plus du dieu de la lumière
ce feu qui fait sentir et vivre la matière.
La campagne épuisée a livré ses présents,
et n' a rien à promettre à mes goûts, à mes sens.
Dans ces jardins flêtris, dans ces bois sans
verdure,
je sens à mes besoins échapper la nature.

p112

Ce concert monotône et des eaux et des vents
suspend et ma pensée, et tous mes sentiments ;
sur elle-même enfin mon ame se replie,
et tombe par degrés dans la mélancolie ;
dans ces champs que l' automne a changés en
déserts,
dans ces près sans troupeaux, dans ces bois sans
concerts,
je viens me rappeller des pertes plus sensibles ;
je crois me retrouver à ces moments horribles,
où j' ai vu mes amis que la faulx du trépas
moissonnoit à mes yeux, ou frappoit dans mes bras.
De Ch expirant je vois encor l' image,
je le vois à ses maux opposer son courage ;
penser, sentir, aimer, au bord du monument,
et jouir de la vie à son dernier moment.
Objet de mes regrets, ami fidèle et tendre,

j' aime à porter mes pleurs en tribut à ta cendre ;
malheur à qui les dieux accordent de longs jours !
Consumé de douleurs vers la fin de leur cours.
Il voit, dans le tombeau, ses amis disparoître,
et les êtres qu' il aime arrachés à son être ;
il voit, autour de lui, tout périr, tout changer ;
à la race nouvelle il se trouve étranger ;
et lorsqu' à ses regards la lumière est ravie,
il n' a plus en mourant à perdre que la vie.
Cette idée est affreuse, et j' aime à m' y livrer ;
je cède avec plaisir au besoin de pleurer ;

p113

sous un ciel ténébreux, loin du bruit et du monde,
je cherche un aliment à ma douleur profonde :
mais la même tristesse entre dans tous les coeurs ;
ceux même, de qui l' âge écarte les langueurs,
ceux qu' amusent encor l' erreur et l' espérance,
sentent moins le plaisir de leur douce existence.
La naïve Rosette et le jeune Lubin
s' aimoient, vivoient contents, sans soin du
lendemain ;
tous deux, un soir d' automne, au bord de la
prairie
où leurs brebis paissoient l' herbe humide et
flétrie
ils entendoient rugir la voix des aquilons,
et les eaux des torrents gronder dans les vallons ;
ce bruit les attristoit ; le berger, sa compagne
portoient, en soupirant, les yeux sur la campagne.
Rosette tout-à-coup s' élança vers Lubin ;
son amant attendri la pressa sur son sein ;
au plaisir de s' aimer, tous deux ils se livrèrent,
et, sans se dire un mot, long-tems ils
s' embrassèrent :
mais un trouble inconnu, de tristes sentiments
jusque dans leurs plaisirs poursuivoient ces
amants.
Tu vois, disoit Lubin, l' état de la nature :
il n' est plus de berceaux, ni de lits de verdure ;
les oiseaux des forêts ne chantent plus l' amour ;
on peut cesser d' aimer. ô si toi-même un jour ! ...
ah ! Lubin, gardes-toi de soupçonner Rosette ;
rassure-la plutôt, son ame est inquiète ;

p114

je ne sçais quelle peur a saisi mes esprits,

mais je crains ; ces vallons, ces bois, ces
champs flétris :
ce bruit sourd et lointain, ce ciel couvert
d' orages,
sont peut-être pour nous de funestes présages ;
nous sommes menacés : oui, répondoit Lubin,
nous ne nous rendrons plus sur ce côteau voisin ;
nous vivrons au hameau ; mais, si tu m' es fidelle,
je supporterai tout ; hélas, lui disoit-elle,
je t' aimerai toujours, mais je te verrai moins ;
et puis dans le village il est tant de témoins :
nous ne serons plus seuls. Le couple aimable et
tendre
s' apperçut que la nuit commençoit à descendre ;
il reprend, en rêvant, le chemin du hameau,
et près de la forêt il rencontre un tombeau.
Ils s' arrêtent tous deux ; leur vue et leurs
pensées
sur ce lugubre objet restent long-tems fixées.
Tous deux, sans se parler, le corps sans mouvement,
demeurent appuyés au fatal monument ;
enfin, les yeux remplis des pleurs qu' ils vont
répandre,
ils jettent l' un à l' autre un regard triste et
tendre ;
et tous deux pénétrés de douleur et d' amour,
jurent de s' adorer jusqu' à leur dernier jour.
Votre âge, heureux enfants, l' amour et son ivresse,
vont bientôt de vos coeurs dissiper la tristesse ;
eh ! Quelle est la douleur que ne pourroit charmer
le bonheur d' être jeune, et le plaisir d' aimer ?

p115

Mais quand on a passé le printems de la vie,
comment se dérober à la mélancolie,
dans des champs dévastés par les vents en
courroux ?
Au bruit des ouragans prêts à fondre sur nous ?
Quand tous les animaux tremblent dans leurs asyles,
ou vont chercher au loin des climats plus
tranquilles ?
Comment reprendre alors sa force et sa gaité ?
Auprès de ses amis, au sein de la cité.
Voyez-vous ces oiseaux s' élancer des vallées ?
Les airs sont obscurcis par leurs troupes ailées ;
ils se sont rassemblés au retour des frimats ;
ils erroient dispersés, lorsque dans nos climats
ils jouissoient en paix des dons de la nature ;
contents, ils vivoient seuls. La faim et la
froidure,
la crainte et la douleur les ont unis entre eux ;

à côté l' un de l' autre, ils sont moins malheureux ;
c' est le sort des humains rassemblés dans les villes.
Partons, retirons-nous, dans ces communs asyles.
C' est-là qu' un peuple aimable, au sein d' un doux loisir,
sçait donner, en tout tems, et prendre du plaisir ;
c' est-là que l' amitié soutient l' ame affoiblie,
console ses langueurs, y rappelle la vie.
ô divine amitié, j' implore ton secours :
viens me faire oublier les charmes des beaux jours,
ces paisibles hameaux, temples de l' innocence,
ces jardins, ces vallons que j' aimai dès l' enfance ;

p116

dissipes mes regrets dans tes doux entretiens ;
viens me rendre plus vif le sentiment des biens ;
s' il en est que le ciel me refuse à moi-même,
j' en jouirai du moins dans les mortels que j' aime.
Je verrai les amis les plus chers à mon coeur ;
ô B je verrai ta gloire et ton bonheur ;
j' entendrai célébrer ta vertu bienfaisante,
ton ame toujours pure et toujours indulgente,
ta valeur, ta raison, ta noble fermeté,
ton coeur ami de l' ordre, et juste avec bonté.
Je verrai la compagne à tes destins unie
embellir ton bonheur, féconder ton génie ;
je verrai pour tous deux croître de jour en jour
du public éclairé le respect et l' amour.
Vos succès, vos plaisirs, votre union charmante,
ce spectacle si doux de la vertu contente,
me tiendront lieu de tout, et sans les regreter
je perdrai les plaisirs que l' hiver va m' ôter.

p131

L'HIVER

Quel bruit s' est élevé des forêts ébranlées,
du rivage des mers, et du fond des vallées ?
Pourquoi ces sons affreux, ces longs rugissements,
ce tumulte confus, ce choc des éléments ?
ô puissance féconde ! ô nature immortelle !
Des êtres animés, mère tendre et cruelle !
Faut-il donc qu' aux faveurs dont tu les as comblés
succèdent les fléaux dont ils sont accablés ?

p132

Le fougueux aquilon déchaîné sur nos têtes,
sous un ciel sans clarté promene les tempêtes ;
il mugit dans les bois, et sur les monts déserts ;
en tourbillon rapide il tourne sur les mers ;
il étend, il resserre, il fait fondre les nues ;
les champs ont disparu sous des mers inconnues ;
sur les eaux qui tomboient le ciel verse des eaux ;
les torrents sont pressés par des torrents nouveaux.
Ce fleuve qui s' élance et franchit la prairie,
porte au penchant des monts son onde, et sa furie ;
et des arbres tombés, des hameaux renversés,
il roule dans son sein les débris dispersés.
Quel ravage effrayant des asyles champêtres !
Quel désordre étendu regne sur tous les êtres !
Le monde est menacé du retour du cahos,
et l' humide élément vainqueur de ses rivaux,
vainqueur du dieu du jour, dans la nature entière
semble éteindre aujourd' hui la vie et la lumière.
ô terrible ouragan, suspendez vos fureurs.
ô campagne, ô nature, ô théatre d' horreurs !
Quoi ! D' un pere adoré l' univers est l' ouvrage,
il chérit ses enfants, et voilà leur partage !
Le soleil sans paroître avoit fini son tour,
et la nuit succédoit aux ténèbres du jour ;
j' entendois les combats de Neptune et d' éole ;
j' étais seul, éloigné de l' ami qui console,

p133

et d' un peuple léger, qui du moins un moment,
dissipe de nos maux le triste sentiment :
je me trouvois alors dans ma retraite obscure
abandonné de tous, en proie à la nature ;
l' image des débris du monde dévasté,
d' un ciel tumultueux la sombre majesté,
les ténèbres, les vents, augmentoient ma
tristesse ;
je cherchois un appui qui soutînt ma foiblesse,
qui donnât quelque joie à mon coeur opprimé,
et rendît l' espérance à ce monde alarmé ;
à travers ce cahos, dans ce désordre extrême,
mon coeur épouvanté cherchoit l' être suprême.
Cependant au milieu de ces grands mouvements
la nature imposa le calme aux éléments.
L' orage avoit tari le vaste sein des nues ;
déjà se divisoient leurs ondes suspendues ;
le globe de la nuit d' étoiles entouré,
montoit sur l' horison, d' un jour pâle éclairé ;
les nuages légers fuyants dans l' air humide,

sembloient entraîner tout dans leur ombre rapide :
on voyoit les forêts et les monts s' ébranler,
et dans l' air incertain les astres osciller.
Ce bruit sourd, qui précède et qui suit les orages,
expiroit dans les bois et le long des rivages.
Je sentois se calmer le trouble de mon coeur ;
mon esprit s' élevoit au sein de son auteur ;

p134

je suivois la nature en ses métamorphoses,
et cherchois les rapports des effets et des causes ;
je vis, ou je crus voir l' ordre de l' univers.
Ces orages, disois-je, et ces tristes hivers,
nos maux et nos plaisirs, nos travaux et nos fêtes,
les frimats, les chaleurs, les beaux jours, les tempêtes
sont dans l' ordre éternel l' un à l' autre enchaînés ;
ils naissent de leur cause aux jours déterminés,
et par ces changements la sagesse infinie
dans l' univers immense entretient l' harmonie.
Les vents qui sur ces mers tourmentoient ces vaisseaux,
sur un rivage aride ont apporté les eaux ;
les esprits sulphureux, les sels, l' huile étérée,
dispersés par ces vents de contrée en contrée,
rajeunissent la terre, et vont rendre féconds
ces champs couverts de chaume, usés par les moissons.
Hiver, cruel hiver, toi qui sembles détruire,
tu rends à nos sillons la force de produire :
tandis que sur ces bords tu répands les frimats,
le globe des saisons va sur d' autres climats
renouveller la vie, et varier l' année.
Soleil, marche, et poursuis ta carrière ordonnée ;
nous te verrons dans peu recommencer ton cours,
et ramener encor la joie et les beaux jours ;
voulons-nous jouir seuls de ta clarté féconde,
que doivent partager tous les peuples du monde ?

p135

C' est ainsi que d' un dieu méditant les desseins,
j' admirois ce grand tout, ouvrage de ses mains,
et j' apprenois du moins à subir sans murmure
ces rigueurs d' un moment qu' a pour nous la nature.
Les airs étoient sereins ; des soleils radieux
sémoient de leurs traits d' or le bleu sombre des cieux :

mais Borée apporta ces frimats invisibles,
ces atomes perçants, ces dards imperceptibles
qui font sentir du froid la mortelle âpreté.
Ils couvrent les gazons d' un duvet argenté,
ils délivrent les airs de la vapeur humide
qui retombe en crystal sur le limon solide.
Je le sens au matin ce limon condensé,
résister sous mes pas dans le chemin glacé ;
je vois l' astre du jour, dont la flamme rougeâtre
éclate à l' orient sur l' horison bleuâtre :
il nous lance un moment quelques traits
impuissants ;
le souffle de Borée a pénétré mes sens.
La nuit revient d' abord augmenter la froidure ;
des chaînes de crystal vont charger la nature ;
déja je n' entends plus la course des ruisseaux ;
la cascade muette a suspendu ses eaux :
le berger qui la voit au lever de l' aurore,
l' observe en écoutant et croit l' entendre encore.
Les glaçons réunis sur les vastes étangs,
renferment sous un mur leurs tristes habitants.

p136

Le fleuve est arrêté dans sa course rapide,
il tente de briser sa surface solide ;
contre ses fers nouveaux vainement mutiné,
sous le crystal vainqueur il roule emprisonné.
L' hiver, l' ombre et la mort étendent leur empire,
leur joug s' apésantit sur tout ce qui respire ;
des nuages glacés suspendus dans les airs,
d' un voile épais et noir couvrent les champs
déserts,
et la voûte des cieux qui semble être abaissée,
dépose avec lenteur la vapeur condensée.
Le fermier qui parcourt les guérets confondus,
au milieu de ses champs ne les reconnoît plus.
Une vaste blancheur, sur le monde étendue,
est la seule couleur qu' il présente à la vue ;
ce voile universel dérobe à tous les yeux
les ouvrages de l' homme, et les bienfaits des
dieux ;
et c' est à ce moment que la terre engourdie
de l' élément du feu ne reçoit plus la vie.
Les végétaux mourants sous la neige enfermés,
n' offrent plus la pâture aux êtres animés.
J' ai vu de la forêt l' hôte le plus sauvage
courir de son asyle au centre du village.
Innocents animaux, avez-vous oublié
et les pièges mortels, et l' homme sans pitié ?
Hélas ! L' homme ou la faim vont leur ôter la vie.
L' ours, au sein des frimats de la libre Helvétie,

s' instruit à triompher des horreurs des saisons :
il marche d' un pas lent, hérissé de glaçons,
où dans un antre obscur, fiérement impassible,
il oppose au besoin son courage infléxible.
Les tyrans des forêts par la faim dévorés,
impatients du meurtre et de sang altérés,
quittent pendant la nuit les bois et les
montagnes :
ils courent en fureur à travers les campagnes ;
ils osent s' élancer sur l' homme épouvanté :
ce roi de l' univers, sa grace et sa fierté,
ce front où de son rang la noblesse est empreinte,
ne leur inspire plus le respect et la crainte.
Ces monstres affamés cherchent dans les tombeaux
des ossements poudreux ou d' horribles lambeaux.
On entend quelquefois des cris lents et funèbres,
des hurlements affreux rouler dans les ténèbres,
et se mêler dans l' air aux tristes sifflements
qui partent d' un vieux dôme ebranlé par les
vents :
ces funestes concerts que les monts réfléchissent
semblent être l' écho des mânes qui gémissent.
Le lâche qui poursuit l' innocent opprimé,
l' ingrat qui blesse un coeur dont il étoit aimé,
le perfide assassin, le monstre sanguinaire,
qui plongea le couteau dans le sein de son frere,
croit voir en ce moment les spectres des enfers,
et leurs lugubres jeux couvrir les champs
déserts :

leurs longs gémissements, leurs clameurs
lamentables,
rétentissent dans l' ombre au fond des coeurs
coupables.
Ah ! Si l' ami des loix, le juste est sans remords,
s' il n' entend point les cris des démons ou des
morts,
il déplore, il ressent ces fléaux innombrables
qu' accumule l' hiver sur nos jours misérables.
ô toi, qui fis nos sens, toi qui formas nos coeurs,
ou rends-moi moins sensible, ou suspens tes
rigueurs,
Dieu qui disposas tout, Dieu dont les mains
fécondes
ont tiré du néant les soleils et les mondes,
ne pouvois-tu de l' homme écarter les douleurs ?
Glacé par les frimats, brûlé par les chaleurs,
jetté par la nature à travers les orages,
sur des bords ennemis, dans des déserts sauvages,

abandonné sans force au choc des éléments,
le martyr de ses sens, et de ses sentiments,
de chagrins en chagrins conduit par l' espérance,
il passe dans les pleurs son moment d' existence,
et se traîne accablé sous le poids de ses maux,
sur un monde en ruine à travers les tombeaux.
ô pere des humains, ô Dieu de la nature,
peut-être ces hivers, les ombres, la froidure,
le calme triste et sombre ou le trouble des airs,
cette uniformité, ce deuil de l' univers,
m' ont trop fait oublier les bontés de mon maître,
et les plaisirs sans nombre attachés à mon être.

p139

Talents, amour des arts, agréables instincts,
palais, où le bon goût préside à nos festins,
cercles brillants et gais où la raison s' éclaire,
où l' esprit s' embellit par le desir de plaire,
doux besoin du plaisir, aimable volupté,
sentiments animés par la société,
tendres liens des coeurs, amitié sainte et pure,
vous expiez assez les torts de la nature.
Aimons, vivons ensemble, adorons notre auteur.
Il a mis dans nos seins le génie inventeur,
et de ce noble instinct l' activité féconde,
asservit à nos voeux les airs, la terre et l' onde :
mais ce génie enfin devoit être excité ;
l' homme sans ses besoins n' eût jamais inventé.
Tourmenté par les vents, le froid, et les orages,
un jour il assembla des joncs et des feuillages ;
les chênes recourbés s' unirent en berceaux,
et la hutte parut sous son toît de roseaux.
Pour calmer de la faim la fureur effrénée,
souvent il arrachoit une herbe empoisonnée,
et pour ne craindre plus la faim ou les poisons,
il planta les jardins, fit naître les moissons.
L' homme avant ces deux arts, errant à l' aventure,
alloit aux animaux disputer la pâture ;
le lion furieux et le tigre affamé,
triomphoient aisément d' un rival désarmé ;

p140

souvent il échappoit, mais couvert de morsures,
il portoit en tremblant ses mains sur ses
blessures ;
il fuyoit au hazard ; ses cris longs et perçants
remplissoient des forêts les antres gémissants ;

les insectes de l' air, la ronce ensanglantée,
aigrissoient les douleurs de la plaie irritée,
et bientôt épuisé, rampant avec effort,
d' un son de voix horrible il invoquoit la mort.
On vit alors la fronde en cercle balancée ;
la pierre inévitable aux monstres fut lancée ;
la massue écrasa les tyrans des forêts,
et l' arc en s' étendant les perça de ses traits.
La rigueur des hivers, à l' homme encor sauvage,
du feu tombé des cieux apprit à faire usage ;
sans doute il vit un jour des cyprès embrasés,
la foudre serpentoit sur leurs rameaux brisés,
et peut-être il craignit que le feu du tonnerre,
augmenté par les vents, ne consumât la terre :
il le vit dans son cours s' étendre et s' arrêter,
il apprit à l' éteindre, à le ressusciter,
il asservit enfin l' élément indocile,
qui devint dans ses mains un instrument utile.
Aux rives de l' Alphée, aux antres de Lemnos,
l' homme en ruisseaux ardents fit couler les métaux.
De nouveaux instruments augmentoient sa puissance,
ajoutoient à sa force, à son intelligence ;

p141

bientôt l' acier tranchant sous ses coups redoublés,
fait tomber du Tmolus les ormes ébranlés ;
les marbres divisés ont crié sous la scie ;
la bêche ouvre des champs la surface endurcie,
et le coursier d' Enna regrettant ses forêts,
traîne le soc rampant à travers les guérets.
L' homme jouit alors des trésors de la terre ;
il ne se borna plus au triste nécessaire,
il se trouva des goûts et des besoins nouveaux ;
il fallut rapprocher les arts, et les travaux ;
des bords de l' océan, des forêts enflammées,
sortirent les cités par les arts animées,
et la voile en cédant au mouvement des airs,
emporta le vaisseau qui sillonna les mers ;
l' homme bravant l' orage et les flots infideles,
alla chercher au loin des voluptés nouvelles.
Jadis dans les forêts les sauvages humains
souvent l' un contre l' autre avoient armé leurs mains ;
sur le sable rougi du sang de l' innocence,
le sang étoit encor versé par la vengeance ;
la crainte les soumit au frein sacré des loix ;
on arma de faisceaux des consuls ou des rois ;
leur pouvoir eut long-temps des bornes salutaires ;
du bonheur des humains sages dépositaires,

monarques bienfaisants, citoyens couronnés,
ils inspiroient des moeurs aux peuples fortunés.

p142

L' homme eut alors la paix, les vertus, l' abondance ;
mais à ses moeurs encor il manquoit l' élégance,
il manquoit les beaux arts. Le plus vif des
désirs,
ce besoin qui conduit au plus doux des plaisirs,
l' amour donna l' essor aux talents, au génie ;
il mesura le chant, fit naître l' harmonie ;
l' homme à peine arraché des antres et des bois,
au son des instruments sçut marier sa voix ;
l' art donné par l' amour servit à l' amour même,
le chant des premiers airs exprima, je vous aime.
L' unisson de la voix, celui des instruments,
portoit dans tous les nerfs de doux frémissements ;
remué par ces sons, s' agitant en cadence,
l' homme fut étonné de connoître la danse ;
elle animoit ses jeux, augmentoit sa gaieté,
et disposoit encor l' ame à la volupté.
Mais il est d' autres arts que l' amour a fait
naître :
tendre Dibutadis, c' est lui qui fut ton maître,
et dans ta main tremblante il plaça le crayon,
qui traça sur un mur l' ombre de Polémon.
à peine des beaux arts on entrevit l' aurore,
l' homme en offrit l' hommage au sexe qu' il adore ;
ce sexe en fut l' arbitre : Apollon enchanté
fit recevoir les loix que dictoit la beauté ;
on vit naître le goût, les graces, la décence ;
dans les arts et les moeurs on connut l' élégance ;

p143

d' un peuple délicat sur le choix des plaisirs,
un luxe ingénieux amusa les loisirs ;
le besoin de jouir, de plaire et d' être aimable
répandit sur la vie un charme inexprimable.
Voyez dans ces palais au jour de cent flambeaux,
dont les feux répétés tremblent dans les crystaux,
vainqueur du sombre hiver, à l' abri des tempêtes,
l' homme ordonner des jeux, et disposer des fêtes.
Sur ses riches lambris l' opulence et les arts
semblent se disputer de fixer vos regards ;
ici par les Vanlo la nature exprimée
respire, pense, agit sur la toile animée,
là, l' aiguille sçavante égala les pinceaux ;

la volupté choisit le sujet des tableaux.
Mais le bal va s' ouvrir chez Hébé, chez Alcine :
l' or et l' émail des fleurs, les perles et
l' hermine,
de la foule élégante ornent les vêtemens ;
l' incarnat des rubis, le feu des diamants
répandent un jour doux sur les charmes des belles,
et les yeux avertis vont se fixer sur elles.
Le desir de tout vaincre et l' espoir du succès
brillent modestement dans leurs yeux satisfaits.
Le feu de leurs regards s' anime avec la danse,
l' amour sans se montrer fait sentir sa présence,
et plein d' un sentiment vif et délicieux,
chacun sent le plaisir qu' il voit dans tous les
yeux.

p144

Ah ! Si le sombre hiver, l' excès de la froidure,
les tristes vents du nord, la mort de la nature,
les ombres, la tempête et les champs désolés
agissoient trop encor sur vos sens accablés,
à ces impressions, à la mélancolie,
opposez, s' il le faut, les jeux de la folie,
opposez des excès, hâtez-vous de saisir
un seul instant de joie, un moment de plaisir.
Entrez dans ces sallons où de bruyants protées
échangent en riant leurs formes empruntées,
où la nuit, le tumulte et les masques trompeurs
font naître à chaque instant d' agréables erreurs ;
là, le maintien décent, la froide retenue
n' imposent point la gêne à la joie ingénue ;
là, les sexes, les rangs, les âges confondus
suivent en se jouant la folie et Momus.
ô doux amusement d' une aimable jeunesse !
Dans les jours de l' hiver vous charmiez ma tristesse,
lorsque j' étois encor à la fleur de mes ans ;
mais aujourd' hui les arts, les muses, les talents,
dans le tems des frimats, des vents et des orages,
me donnent des plaisirs aussi doux et plus sages.
Je veux que mes plaisirs m' inspirent des vertus ;
j' entendrai Cornélie, Alvarès et Burrhus ;
l' ame dans ces héros se choisit des modeles,
et s' essaye avec eux à des vertus nouvelles ;

p145

là, tous nos sentiments sont purs et généreux,
là, mon coeur attendri s' attache aux malheureux :

je voudrois m' élancer au secours de Zopire.
Que j' ai versé de pleurs sur la mort de Zaïre !
Mais ces pleurs étoient doux ; le plaisir d' admirer
autant que la pitié me forçoit à pleurer.
ô spectacles divins ! écoles respectables
du véritable honneur, des vertus véritables !
Théâtre, où pour instruire et les grands et les
rois,
l' auguste vérité fait entendre sa voix,
pourrai-je vous quitter pour les jeux de Thalie ?
Oui, d' aimables censeurs de l' humaine folie
vont sur une autre scene amuser mon loisir,
et déguiser encor leurs leçons en plaisir ;
ils nous ont délivrés des gothiques usages,
des antiques travers, du vernis des vieux âges,
ils corrigent en nous ces défauts, ces erreurs,
qui pourroient altérer les charmes de nos moeurs.
Mais ne peut-on jouir sans songer à s' instruire ?
Les muses, les amours, unis pour me séduire,
m' enlevent à l' instant dans un monde enchanté,
où tout vante, respire et peint la volupté.
Melpomene est ici plus tendre que terrible ;
c' est au plaisir d' aimer qu' elle me rend sensible.
Quels sons harmonieux ! Quels tableaux ravissants !
Tous les arts à la fois séduisent tous mes sens ;

les chants et les beaux vers ont charmé mon
oreille ;
mes regards sont conduits de merveille en
merveille ;
je descends de l' Olympe au bord des vastes mers ;
je vois les champs de Mars, et la nuit des
enfers ;
je leur vois succéder de riants paysages,
où de jeunes beautés dansent sous les ombrages ;
leurs pas pleins de mollesse irritent mes desirs,
leurs bras voluptueux m' invitent aux plaisirs ;
ici, les spectateurs, ce choix d' un peuple aimable,
sont encor à mes yeux un spectacle agréable.
C' est vous, sexe charmant, à qui ce peuple heureux
doit ces jeux si brillants, ces théâtres pompeux.
Lorsque le grand Louis suspendoit ses conquêtes,
tous les arts concouroient à vous donner des fêtes ;
les talents rassemblés célébroient dans sa cour
ses victoires, ses goûts, vos charmes et l' amour.
Des moeurs et des plaisirs arbitres éclairées,
vous avez en tout tems illustré nos contrées.
Vous changiez en héros nos stupides ayeux ;
c' étoit pour mériter un regard de vos yeux,
qu' ils couroient ou défendre, ou venger

l' innocence :
un mot de votre bouche étoit leur récompense.
Le vaillant paladin vous consacroit son bras,
c' est vous qu' il invoquoit au milieu des combats ;
il vous rendoit un culte, et ces honneurs
suprêmes
vous élevoient encor au-dessus de vous-mêmes ;

p147

illustres par vos choix, et non par vos rigueurs,
vous cédiez noblement à de nobles vainqueurs.
Des amants respectés vous rendoient respectables ;
vous faisiez plus pour eux, vous les rendiez
aimables.
On vit la courtoisie habiter les châteaux ;
l' esprit fut introduit dans les jeux des héros ;
Apollon célébroit les guerriers et les belles ;
le paladin chantoit et combattoit pour elles.
Régnez, sexe charmant, régnez sur l' univers,
c' est sur-tout au françois à respecter vos fers ;
qu' il doive encor sa gloire au désir de vous
plaire ;
conservez, ranimez son brillant caractère,
cet amour pour son prince et pour la liberté,
l' art d' embellir la vie et la société,
et ce mêlange heureux de souplesse et d' audace,
de force et de gaieté, de grandeur et de grace.
Mais quoi ! Pour triompher de l' ennui des hivers
faut-il donc tous les arts, les bals et les
concerts ?
ô si je puis revoir mes campagnes chéries,
m' égarer un moment dans les plaines flétries,
chercher dans les vallons la trace des beautés
qu' ils offroient au printems à mes yeux enchantés,
me retrouver encor auprès de la nature,
espérer les zéphyrs, et prévoir la verdure,
mon coeur seroit content ! Là, malgré ces frimats
qu' entassent les hivers sur nos sombres climats,

p148

je jouirois du moins des charmes de l' étude.
Heureux qui sans affaire et dans la solitude,
sçait goûter tour-à-tour l' Arioste et Milton,
et revient s' éclairer entre Locke et Newton !
Heureux qui sçait jouir, et qui cherche à
connoître !
Muses, guides de l' homme, ornements de son être,

vous qui lui découvrez d' utiles vérités,
et le rendez sensible aux graces, aux beautés,
muses, je vous aimai dès l' âge le plus tendre ;
je voulois tout sentir, tout peindre, tout
apprendre.
Ciel ! Avec quel transport, quel plaisir vif et
pur
j' appris à distinguer sur le céleste azur,
ces globes dont Newton mesura la carrière,
et que l' astre du jour dore de sa lumière ;
de ces brillants soleils qui couvrent de leurs
feux
des mondes ignorés suspendus autour d' eux,
revenu sur la terre, à ce point invisible,
qui décrit dans l' espace un trait imperceptible,
j' observois les ressorts, les moeurs des animaux ;
je sçavois dans leur rang placer les végétaux ;
j' étois ravi de voir à travers un méandre
la sève en circulant s' élever et descendre ;
j' appris pourquoi les mers, malgré la pésanteur,
vont deux fois en un jour du pôle à l' équateur ;
je cherchois dans les airs les causes du tonnerre ;
j' aurois voulu percer le centre de la terre,

voir sous la main du tems les marbres s' y former,
et sous les monts tremblants les métaux
s' enflammer.
Mais c' est l' homme aujourd' hui que j' aspire à
connoître :
je cherche à pénétrer les secrets de son être,
à retrouver en lui ces principes des moeurs
qu' ont altérés le tems, nos loix et nos erreurs.
J' ouvre dans ce dessein les fastes de l' histoire :
ces monuments confus de misère et de gloire
me montrent des états l' un par l' autre abattus,
le choc des nations, et trop peu de vertus ;
mais j' y vois les beaux arts et la philosophie
passer d' un peuple à l' autre et consoler la vie.
Souvent les voyageurs m' entraînent sur leurs pas :
j' erre avec Magellan de climats en climats ;
sur l' escadre d' Anson je traverse les ondes ;
je compare les loix et les moeurs des deux
mondes.
J' aime à voir ces beaux lieux où les vents alizés
déposent la fraîcheur sur les champs embrasés,
où tout naît, tout mûrit, sans art et sans
culture,
où l' homme reçoit tout des mains de la nature ;
les arbres des forêts portent ses aliments ;
le froid n' offense point son corps sans

vêtements ;
la nuit dans un hamac qu' il suspend au branchage,
le jour errant sans soins, ou couché sous
l' ombrage,
il est triste, indolent, sans moeurs et sans
bonté ;
son ame s' endurcit dans sa stupidité ;

p150

nul besoin n' éveillant sa sombre léthargie,
ainsi que sans lumière elle est sans énergie.
Je vole avec Bernier vers les portes du jour ;
je passe de Bengale aux champs de Visapour ;
je vois Agra, Delly, nourrir un peuple immense,
mais qu' opprime en tout tems une injuste puissance ;
là, d' un trône usurpé méprisables soutiens,
défenseurs des tyrans contre les citoyens,
les nobles, les omhras dépouillent leur patrie,
qu' enrichissent envain son sol et l' industrie.
Tel est le sort de l' Inde, et de ces beaux
climats,
où jamais les hivers n' ont porté les frimats ;
un sol riche, un ciel pur, et l' or sont leur
partage ;
le nôtre est la raison, la force et le courage,
les plaisirs de l' esprit, les arts, l' activité,
et l' amour de la gloire et de la liberté.
Mais je suspens ma course à la voix de Virgile ;
il s' avance appuyé sur le chantre d' Achille :
l' un sublime, touchant, naïf, impétueux,
l' autre sage, élégant, tendre, et majestueux.
Je crois sentir en moi le feu qui les inspire,
déja dans cette erreur j' allois prendre la lyre,
lorsque j' entends la voix du vieillard de Teos ;
le front paré de fleurs et de pampres nouveaux,
il rit, verse du vin, et chante sa maîtresse ;
il me fait partager sa joie et son ivresse.

p151

Ovide me conduit sur l' Olympe vermeil,
et je crois habiter le palais du soleil.
Du séjour des frimats, du sein de l' ombre humide
par le Tasse entraîné dans les jardins d' Armide,
je m' y sens ranimé par de douces chaleurs,
j' y foule les gazons, j' y marche sur les fleurs,
et du pinceau des arts l' imposture agréable
donne à mes sens trompés un plaisir véritable.

Du plus grand de nos rois le chantre harmonieux
rempliroit seul mes jours d' instans délicieux ;
vainqueur des deux rivaux qui regnoient sur la
scène,
d' un poignard plus tranchant il arma Melpomène ;
de la crédule histoire il montre les erreurs ;
il peint de tous les tems les esprits et les
moeurs.
Que n' a-t-il point tenté dans sa carrière
immense ?
Lui seul réunit tout, la force et l' abondance,
le goût, le sentiment, les graces, la gaieté ;
le premier de son siècle il l' eût encor été
au siècle de Leon, d' Auguste et d' Alexandre.
Je ne puis plus, hélas ! Ni le voir, ni
l' entendre ;
perdu pour ses amis, il vit pour l' univers ;
nous pleurons son absence en répétant ses vers ;
je lui devrai du moins de vivre avec moi-même,
et de nourrir en moi le goût des arts que j' aime ;
à ce grand homme encor je devrai mes plaisirs.
Mais tandis que l' étude occupe mes loisirs,

lorsque je goûte en paix mon bonheur solitaire,
il le faut avouer, du stupide vulgaire
les plaisirs de l' esprit sont encor ignorés ;
tout mortel est sensible, et peu sont éclairés.
ô vous, cultivateurs des campagnes fertiles,
vous, qui sçaviez jouir de leurs beautés utiles,
tant que les vents du nord ont respecté nos
champs ;
vous, que rendoient heureux la nature et vos
sens,
comment remplacez-vous les doux parfums de Flore,
l' émail des gazons frais, les couleurs de
l' aurore ?
Dites par quels secours, quels jeux et quels
travaux
vous combattez l' hiver et l' ennui du repos ?
Vous ne les craignez pas : vos jours toujours
semblables,
coulent dans des plaisirs simples, inaltérables ;
votre esprit est tranquille, il sçait de mois en
mois
attendre la nature, en écouter la voix ;
vos jours sont occupés ; la gerbe descendue
sur l' argile applanie est déja répandue ;
sous vos coups mesurés les épis écrasés
laissent sortir le grain de ses liens brisés ;
bientôt dans la cité vous irez le conduire ;

des nouvelles du tems vous pourrez vous instruire,
et le jour de la fête, aux pieds du grand
ormeau,
charmer de vos récits le peuple du hameau.
Vous pourrez apporter le ruban, la dentelle,
dont se pare aux bons jours votre épouse fidelle,

ou lui donner peut-être un corset chamarré,
des beautés du canton tristement admiré.
Vous allez renverser sur leurs rameaux antiques
les chênes dévoués à vos dieux domestiques,
vous délivrez un champ de grès embarrassé,
ou l' entourez de pieux et d' un large fossé.
à ces jours si remplis succède la soirée,
et votre coeur content n' en craint pas la durée ;
un facile travail, de doux amusements,
de la longue veillée abrègent les moments.
Tantôt la serpe en main vous divisez le hêtre,
et préparez l' appui du pampre qui doit naître ;
tandis que votre épouse aux lueurs d' un brasier,
dans l' ozier avec art entrelaçant l' ozier,
précipite gaiement une chanson naïve,
ou traîne en gémissant la romance plaintive.
Tantôt sous votre toît vos voisins rassemblés,
entourent vos foyers de cercles redoublés ;
là, préside un Nestor l' oracle du village ;
il prédit au canton le beau tems et l' orage,
et perçant l' avenir de saisons en saisons,
il prévoit l' abondance, ou de tristes moissons ;
des astres, qu' il vous nomme, il connoît
l' influence,
et répand à son gré la crainte ou l' espérance.
Son voisin l' interrompt pour parler à son tour,
et fait de longs récits ou de guerre ou d' amour.

p154

De l' antique férie on raconte une histoire ;
l' orateur qui la croit, l' atteste et la fait
croire.
Un spectre, dit l' un d' eux, paroît vers le grand
bois ;
le jour de la tempête on entendit sa voix ;
un autre en fait d' abord la peinture effrayante,
le crédule auditoire est saisi d' épouvante ;
le silence et la peur augmentent par degré,
et plus près du foyer le cercle est resserré.
Mais pendant ces récits la robuste jeunesse
se livre sans contrainte à sa vive allégresse ;
la musette champêtre et l' humble chalumeau
ont rassemblés le soir les galants du hameau,
et dans un vaste enclos, préparé pour la danse.
Ils viennent étaler leur rustique élégance ;
leurs pas sont ralentis, ou pressés au hazard ;
ils suivent sans cadence un instrument sans art,
et tous sans se piquer de grace ou de justesse,
signalent à l' envi leur force et leur souplesse.
L' un chante un vaudeville ou plaisant ou malin,

dont la troupe en riant répète le refrein ;
l' autre célèbre en vers la beauté du village ;
la muse et la bergère ont le même langage.
Dolon cueille un baiser sur les lèvres d' Iris,
le baiser est donné, mais il paroît surpris ;
au larcin de l' amant les témoins applaudissent,
et de leurs longs éclats les voûtes rétentissent.

p155

Ah ! Le luxe et les arts, et les frivolités,
rendent-ils plus heureux l' habitant des cités.
Tandis qu' au sombre hiver la nature est en proie,
il regne aux champs encor une innocente joie.
Le bonheur de la vie est dans l' emploi du tems ;
il faut des soins légers et des travaux constants,
plus agir que penser, plus sentir que connoître ;
tel est l' état heureux du citoyen champêtre.
ô peuples des hameaux, que votre sort est doux !
Peut-être un seul mortel est plus heureux que vous.
Riche pour l' indigent, et pauvre pour lui-même,
il répand le bonheur sur des vassaux qu' il aime ;
ses trésors sont le prix des travaux assidus ;
son estime et son coeur sont le prix des vertus ;
c' est Philémon, Baucis, un bon père, un bon
maître
qu' il admet comme amis à sa table champêtre.
Le glaive de Thémis n' a point armé ses mains ;
sans la pourpre et les lys il juge les humains ;
d' un canton qui l' adore il est souvent l' arbitre,
le bon sens est son code, et la vertu son titre.
Auprès de ses foyers, asyles de la paix,
aux rivaux irrités il dicte ses arrêts ;
il les mène à sa table oublier leur querelle,
et Bacchus scelle entre eux une paix éternelle.
J' ai vu cet homme heureux, si grand dans son
bonheur,
j' ai vu ses plaisirs purs, le calme de son coeur,

p156

de ses doux entretiens mon ame étoit ravie,
ils traçoient à mes yeux le tableau de sa vie.
L' étude et les plaisirs, la guerre et les amours,
ont rempli, me dit-il, l' instant de mes beaux
jours,
mais dans ce tems d' erreurs, de folie et
d' ivresse,
j' ai cherché mes devoirs. J' ai vu que la noblesse

invitée aux emplois, appellée aux honneurs,
doit aux peuples son tems et l' exemple des moeurs.
J' ai passé dans les camps les moments de la guerre,
et quand Louis vainqueur eut désarmé la terre,
je fus utile encor dans un état nouveau ;
les agréables soins d' un seigneur de château,
les plaisirs d' une vie occupée et tranquille,
me donnoient un bonheur plus pur et plus facile.
C' est aux champs que le coeur cultive ses vertus ;
c' est aux champs, mon ami, qu' on peut, loin des abus,
de l' usage insensé, du fard, de l' imposture,
être ami de soi-même, amant de la nature.
J' étois content ; mais seul dans cet heureux séjour,
il manquoit à mon coeur les charmes de l' amour.
Je cherchai, je choisis une sage compagne,
qui prit avec les goûts les moeurs de la campagne ;
nous élevions un fils pour l' état et pour nous ;
j' avois tous les plaisirs d' un père et d' un époux,
et je les ai perdus dans ces jours de tristesse,
où l' homme qui vieillit sent déja sa foiblesse,

p157

et cherche à s' appuyer sur des êtres chéris.
Mon ami, j' ai perdu mon épouse et mon fils ;
de tout ce que j' aimois cette éternelle absence
abattit mon courage, accabla ma constance :
le jour sur leurs tombeaux j' allois verser des pleurs ;
et je veillois la nuit pour sentir mes douleurs.
Mes regrets m' étoient chers, mais mon ame affoiblie
tomboit dans les langueurs de la mélancolie ;
je ne voyois plus rien à craindre, à desirer,
et je perdois enfin la douceur de pleurer.
Un jour, où j' errois seul dans un vallon stérile,
sous de sombres rochers, près d' une onde immobile,
j' entendis près de moi des accents douloureux ;
je me trouvai sensible aux cris d' un malheureux,
je courus à sa voix, ses plaintes redoublèrent,
je lui tendis les bras, et nos larmes coulèrent ;
sans connoître nos maux, nous mêlions nos douleurs,
et je lui sçavois gré de me rendre des pleurs.
Hélas ! Ce malheureux, sans force, sans courage,
se traînoit avec peine, et quittoit son village,
où la faim consumoit son père et ses enfants ;

je calmai sa douleur par de foibles présents :
je lui promis d' abord du travail, un salaire,
et j' allai consoler ses enfants et son père.
Je sentis auprès d' eux mes regrets s' adoucir ;
je reconnus en moi la trace du plaisir.

p158

J' appris que mes fermiers en bruyère inutile
avoient laissé changer un sol riche et fertile,
tandis qu' ils refusoient d' admettre à leurs travaux
le pauvre nourri d' herbe et vêtu de lambeaux ;
je voulus réveiller cette triste indolence,
et rappeller ici l' industrie et l' aisance.
Charmé de mes desseins j' entrevis le bonheur,
et déja le chagrin pesoit moins sur mon coeur.
Le pauvre féconda la terre abandonnée ;
je payai son travail ; du prix de sa journée
il meubla sa cabane et vêtit ses enfants ;
ils vivoient des moissons qui couronnoient mes champs ;
mais plus que mes bienfaits, une loi salutaire
rendit la vie au pauvre et des mains à la terre.
Il fut enfin permis aux peuples des hameaux
de vendre à l' étranger le fruit de leurs travaux.
Le fermier s' enrichit ; le commerce plus libre
fit couler sur nos champs l' or du Tage et du Tibre,
et l' humble journalier au travail excité,
mérita son salaire et le vit augmenté.
Moi, je vis chaque instant croître mon opulence ;
je pus laisser sans crainte agir ma bienfaisance ;
les vieillards énervés et les foibles enfants,
perdoient dans le repos une foule d' instants ;
il faut rendre meilleur le pauvre qu' on soulage,
c' est l' effet du travail en tout tems, à tout âge ;

p159

on vit dans mon château la veuve et l' orphelin,
ourdir et préparer et la laine et le lin,
les vieillards par des soins, par des travaux faciles,
pouvoient jouïr encor du plaisir d' être utiles ;
on paya les impôts sans se croire opprimé ;
tout fut riche et content, et le roi fut aimé.
ô mon ami, l' amour, les sens et la jeunesse,

des plaisirs les plus doux m' ont fait sentir
l' ivresse ;
mais soulager le pauvre, inspirer la vertu,
est un plaisir plus grand, qui m' étoit inconnu.
Ah ! Quand l' heureux fermier, l' innocente
fermière
accourent pour me voir au seuil de leur
chaumiere ;
lorsque j' ai rassemblé ce peuple agriculteur,
qui veille, rit et chante, et me doit son
bonheur ;
quand je me dis le soir sous mon toît solitaire,
j' ai fait ce jour encor le bien que j' ai pu faire,
mon coeur s' épanouit ; j' éprouve en ce moment
une céleste joie, un saint ravissement,
et ce plaisir divin souvent se renouvelle ;
le tems n' en détruit pas le souvenir fidelle ;
on en jouït toujours, et dans l' âge avancé
le présent s' embellit des vertus du passé.
Du tems, vous le voyez, j' ai senti les outrages :
déja mes yeux éteints sont chargés de nuages,
mon corps est affaissé sous le fardeau des ans ;
mais sans glacer mon coeur, l' âge affoiblit mes
sens ;

p160

j' embrasse avec ardeur les plaisirs qu' il me
laisse ;
de coeurs contents de moi j' entoure ma
vieillesse ;
je m' occupe, je pense, et j' ai pour volupté
ce charme que le ciel attache à la bonté.
Ainsi dans tous les tems jouït le coeur du sage,
et son dernier soleil brille encor sans nuage ;
ainsi le souverain des êtres et des tems
réserve des plaisirs à nos derniers instants.
ô Dieu, par qui je suis, je sens, j' aime et je
pense,
reçois l' hommage pur de ma reconnoissance ;
que nos voix, notre encens, s' élèvent jusqu' à toi,
qu' ils volent de la terre au trône de son roi.
Du vuide, du cahos, des ténèbres profondes,
tu fis sortir le jour, l' harmonie et les mondes,
et quand ta main puissante eut placé dans les
cieux
les globes éclairés, les soleils radieux,
aux êtres animés tu donnas l' existence,
pour épancher sur eux ta vaste bienfaisance :
tu répandis la vie et la fécondité
sur les mondes errants dans ton immensité,
ta main sur leur surface étendit les campagnes,

creusa le sein des eaux, éleva les montagnes,
suspendit les vapeurs, fit murmurer les vents,
séma les végétaux, et les êtres vivants.
Le tems suivi des jours, des saisons, des années
ramena tes faveurs, l' une à l' autre enchaînées ;

p161

tu nous donnas la terre, et l' ordre d' en jouïr ;
tu nous donnas des sens, un coeur et le plaisir,
et l' aimable vertu, cette intrépide amie,
le guide, le soutien, le charme de la vie.
Grand Dieu, c' est dans ces champs embellis par
tes mains
que ta voix paternelle appelle les humains ;
ta bonté s' y déploye avec magnificence,
c' est-là que l' abondance amène l' abondance.
J' ai vécu, jeune encor, dans ces champs fortunés,
là j' ai vu les vrais biens qui nous sont destinés ;
et philosophe heureux, homme content de l' être,
je viens de ses présents rendre grace à mon maître.

Livros Grátis

(http://www.livrosgratis.com.br)

Milhares de Livros para Download:

Baixar livros de Administração
Baixar livros de Agronomia
Baixar livros de Arquitetura
Baixar livros de Artes
Baixar livros de Astronomia
Baixar livros de Biologia Geral
Baixar livros de Ciência da Computação
Baixar livros de Ciência da Informação
Baixar livros de Ciência Política
Baixar livros de Ciências da Saúde
Baixar livros de Comunicação
Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE
Baixar livros de Defesa civil
Baixar livros de Direito
Baixar livros de Direitos humanos
Baixar livros de Economia
Baixar livros de Economia Doméstica
Baixar livros de Educação
Baixar livros de Educação - Trânsito
Baixar livros de Educação Física
Baixar livros de Engenharia Aeroespacial
Baixar livros de Farmácia
Baixar livros de Filosofia
Baixar livros de Física
Baixar livros de Geociências
Baixar livros de Geografia
Baixar livros de História
Baixar livros de Línguas

Baixar livros de Literatura
Baixar livros de Literatura de Cordel
Baixar livros de Literatura Infantil
Baixar livros de Matemática
Baixar livros de Medicina
Baixar livros de Medicina Veterinária
Baixar livros de Meio Ambiente
Baixar livros de Meteorologia
Baixar Monografias e TCC
Baixar livros Multidisciplinar
Baixar livros de Música
Baixar livros de Psicologia
Baixar livros de Química
Baixar livros de Saúde Coletiva
Baixar livros de Serviço Social
Baixar livros de Sociologia
Baixar livros de Teologia
Baixar livros de Trabalho
Baixar livros de Turismo